UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01328679 4

Allainval, Leonor Soulas d'

L'embarras des richesses.

PQ
1951
A8E54
1777
c.1
ROBA

L'EMBARRAS DES RICHESSES,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES,

ET EN PROSE.

Par M. D'ALLAINVAL.

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 9 Juillet 1726.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire
rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVII.

LF
R4165e
390323
21.3.41

ACTEURS.

PLUTUS, Dieu des Richeſſes.

MIDAS, Financier.

SA FEMME.

PAMPHILE, Officier, fils de Midas & amoureux de Floriſe.

CHRISANTE, Bourgeois d'Athene & Pere de Floriſe.

FLORISE, fille de Chriſante, amante de Pamphile.

ARLEQUIN, Jardinier, Amant de Chloé.

CHLOÉ, Payſanne, Maîtreſſe d'Arlequin.

TRIVELIN, Valet de Pamphile.

BRIARÉE, Procureur.

UN TAILLEUR.

SON GARÇON.

Suite de Plutus.

Danſeurs & Muſiciens.

La Scène eſt à Athènes, vis-à-vis la maiſon d'Arlequin.

L'EMBARRAS DES RICHESSES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une rue : il y a dans l'enfoncement la cabane d'Arlequin, & ſur l'un des côtés un Palais de Financier.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *ſeul botté & ayant un fouet à la main & une grande épée.*

AH ! je n'en puis plus ! je ſuis roué, je ſuis eſtropié, je ſuis écorché : la faim, la ſoif, le ſommeil, la fatigue, tout me tourmente. Que le Diable t'emporte, petit fripon d'Amour, toi, les Amoureux, leurs Maîtreſſes, les chevaux de poſte & moi-même.) *Il donne deux coups d'épérons & un coup de fouet.*) Bon, j'ai penſé me rompre le cou : je croyois être encore ſur cette maudite roſſe, & je ne ſonge pas que je ſuis arrivé à Athènes, mon pauvre eſprit ſe perd ; hé le moyen depuis ſix mois que Pamphile mon Maître eſt devenu amoureux, il n'eſt plus pour moi de repos ; toutes les nuits des Sérénades, des Bals : n'étoit-ce pas aſſez d'être Officier, de plus fils de Financier pour faire enrager un valet, ſans être encore amoureux. Il y a un mois que nous partîmes pour la

garnison, je m'attendois d'y dormir tout mon soû : Bon! m'a-t'il été seulement possible d'y fermer l'œil ? il me fit coucher dans sa chambre, & trente fois dans un moment il me crioit à pleine tête, Trivelin, Trivelin, ouvre ta fenêtre, vois s'il est jour. Encore s'il avoit quelque sujet de s'allarmer, mais Florise l'aime ; Crisante pere de la belle approuve leur amour... tout cela me met dans une colere... allons la passer dans la cuisine sur quelques bouteilles de vin...

SCENE II.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE, *en dedans.*

TRivelin !

TRIVELIN.

Monsieur... ah voilà déjà mon enragé de Maître qui m'appelle.

PAMPHILE.

Trivelin ?

TRIVELIN.

Monsieur?

PAMPHILE, *entrant.*

Où es-tu donc misérable, où es-tu donc ?

TRIVELIN.

Me voilà, Monsieur.

PAMPHILE.

Traître, il y a une heure que je me tue de t'appeller de tous les côtés... comment tu n'es pas encore débotté ?

TRIVELIN.

Cela va être fait tout-à l'heure.

PAMPHILE.

Non, tu iras comme cela : Ivrogne, tu t'es amusé à boire à ton ordinaire.

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, nous ne faisons que descendre de cheval, & vous savez vous-même que depuis hier que nous partîmes du Régiment, nous courons la poste à jeun.

PAMPHILE.

Te voilà bien malade, faquin ? je te conseille de te plaindre : Vîte, qu'on se dépêche de courir chez M. Crisante, & de faire dire à la charmante Florise que je viens d'arriver à Athènes.

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, vous n'y songez pas à peine est-il jour; tout le monde dort encore, & je me donne au Diable, il n'y a que les chouettes & nous d'éveillés à Athènes.

PAMPHILE.

Point de réplique, fais ce que je te dis, si par hasard on te pouvoit faire parler à cette belle, ne manque pas de lui faire un récit des tourmens que j'ai soufferts depuis que je suis éloigné d'elle; assûre-la bien que mon plus grand plaisir a été de m'occuper de son aimable idée, & que je n'ai point cessé de te parler d'elle : cours, je me rendrai chez elle au plutôt.

SCENE III.

TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

J'Y vas, Monsieur... grace au ciel, je n'ai plus guere à souffrir ; il ne revient ici que pour épouser sa Maîtresse, & une petite dose de mariage appaise les fumées de l'amour... mais j'entens quelqu'un qui chante.

ARLEQUIN, *chante.*

Larela, larela, larela.

TRIVELIN, *à part.*

C'est lui-même.

ARLEQUIN, *appercevant Trivelin.*

Hom... quelle bête est-ce là!

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah, ah! il a peur de mon équipage militaire.

ARLEQUIN.

Si tu avances...

TRIVELIN.

Quoi tu ne me reconnois pas, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! c'est Trivelin, ah mon ami (*Il court pour l'embrasser; mais appercevant l'épée de Trivelin, il recule.*) ôte donc ta grande épée, si tu veux que je t'embrasse.

TRIVELIN.

Voilà qui est fait.

ARLEQUIN.

Ah! mon cher ami Trivelin, depuis quand es-tu donc à Athènes?

TRIVELIN.

J'arrive tout présentement.

ARLEQUIN.

Es-tu toujours fort altéré?

TRIVELIN.

Cela s'en va sans dire, & toi toujours gai, joyeux?

ARLEQUIN, *saute.*

Toujours, mon enfant, toujours. Je suis bien aise de te voir ; que je t'embrasse encore.

TRIVELIN.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

T'es-tu bien diverti la bas ?

TRIVELIN.

Pas mal ; je te conterai cela tantôt, j'ai maintenant à galoper pour mon Maître, j'aurai bien-tôt fait, & ensuite je me rendrai à notre cabaret.

ARLEQUIN.

Va vîte ; tu m'y trouveras, je vais dire bon-jour à Chloé & puis je ne manquerai pas d'y aller.

TRIVELIN.

Dans un moment je suis à toi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, *riant.*

AH ! ah, ah, la drole de chose que l'Amour ! cela fait la moitié de l'ouvrage : autrefois quand il falloit tirer de l'eau pour arroser mes fleurs, je trouvois que la corde étoit si rude & le puis si profond ; mais depuis que j'aime Chloé, & que c'est pour lui faire des bouquets que je cultive mes fleurs, je n'ai qu'à toucher la corde du bout du doigt seulement, & cela vient tout seul. Oh la plaisante chose que cet Amour ! si je savois celui qui l'a inventé . . .

SCÈNE V.

CHLOÉ, ARLEQUIN.

CHLOÉ.

BOn jour, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Et bon jour ma chere Chloé, bon jour mon amour, ma rose, mon miel, mes macarons.

CHLOÉ.

Tu as été bien long-tems à venir aujourd'hui.

ARLEQUIN.

J'étois allé te chercher ce bouquet dans mon jardin : prends-le, ma chere Chloé, il sent bon comme toi.

CHLOÉ.

Je t'ai attendu pendant une heure, & si-tôt que j'entendois quelqu'un chanter dans la rue, cela mettoit mon cœur dans un mouvement . . . & je disois, ah voilà mon

cher Arlequin : mais auſſi quand je voyois que ce n'étoit pas toi, j'étois bien chagrine, je craignois qu'il ne te fut arrivé quelque choſe : vois combien je t'aime.

ARLEQUIN.

Cela eſt fort bien fait de m'aimer, ma chere Chloé ; car moi je t'aime, oui je t'aime de tout mon cœur : mais d'où vient que tu es triſte, qu'eſt-ce que tu as ?

CHLOÉ, *triſtement.*

Je n'ai rien, Arlequin.

ARLEQUIN.

Si, tu as quelque choſe... tu pleures, tu vas me faire pleurer auſſi : il ne faut pas ſe chagriner, mon petit nez, il faut toujours ſe tenir gaillarde, rire, chanter... dis donc ce que tu as....ta mere t'a quérellée, n'eſt-ce pas ?

CHLOÉ.

Non, au contraire, elle m'a dit qu'elle nous marieroit demain enſemble.

ARLEQUIN, *faute de joie.*

Demain, oh demain... eſt-ce que cela ne te fait pas de plaiſir ?

CHLOÉ.

Si fait Arlequin, cela m'en fait beaucoup.

ARLEQUIN.

Si cela te fait du plaiſir, d'où vient donc que tu ne ris pas & que tu ne ſaute pas de joie comme moi ? tu as du chagrin, je le vois, & tu me le caches.

CHLOÉ.

Il faut te l'avouer, mon cher Arlequin, j'entens dire de tous les côtés que les hommes ſont ſi trompeurs que je crains que tu ne ceſſes de m'aimer ; Arlequin, cela ne ſeroit pas honnête à toi de me planter là.

ARLEQUIN.

Moi je ceſſerois de t'aimer ! moi je planterois là, ma chere Chloé ! il faudroit que je fuſſe fou : où eſt-ce que je pourrois trouver une autre fille, ſi belle, ſi bonne, ſi douce, & qui m'aime comme toi ? nulle part. Oh, ne t'embarraſſe pas ; nous ferons demain mariés ; allons donc réjouis-toi ; cela eſt ſi drôle, le mariage.

CHLOÉ.

Hélas ! il peut encore arriver bien des choſes juſqu'à demain : j'ai rêvé cette nuit que tu me quittois pour en aimer une autre : ah mon cher Arlequin, ſi cela étoit j'en mourrois de douleur.

ARLEQUIN.

Va, mon petit cœur, va ne crains pas cela, je t'aimerai toute ma vie, je te le jure : j'ai eu le même rêve de toi, moi. J'ai rêvé, cela eſt bien pis, tu vas entendre ; j'ai rêvé que tu étois mariée à un Monſieur, & que tu ne vou[illegible] pas ſeulement me regarder. Eh bien eſt-ce que

lois

cela me fâche ! non parce que je sais bien que tu ne pourrois jamais trouver un amant plus joli que moi, & qui t'aime tant.

CHLOÉ.

Ton rêve est un menteur assûrement, mon cher Arlequi : moi je me marierois à un autre ! oh tu sais bien que je t'aime trop pour te faire cette peine là. Je t'aime tant que si un beau Monsieur tout doré me disoit: Chloé, tu es bien aimable ; si tu veux m'aimer & m'épouser, je te donnerai des beaux habits, de belles garnitures, de beaux rubans, un beau char : je lui dirois, non ; j'aime mieux être la femme d'Arlequin, qui n'est qu'un Jardinier.

ARLEQUIN.

Fort bien : & moi, tiens, si une Princesse... par exemple, Madame la République étoit amoureuse de moi, & qu'elle me dit, hé bon jour le petit Arlequin, que tu es joli, que tu es charmant ! je lui dirois, cela est vrai, Madame, je suis un drôle de corps : Je suis folle de toi. Oh, Madame, je ne suis pas digne de rendre folle une si grande Princesse ; car il faut parler honnêtement.

CHLOÉ.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Si tu veux te marier à moi : j'ai de si bon vin, de si bon fromage. Je boirois son vin, je mangerois son fromage...

CHLOÉ.

Tu le mangerois, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ecoute donc: Et puis quand j'aurois bû & mangé, je lui dirais, allez au Diable, vous êtes trop laide, j'aime mieux être le mari de Chloé : cela est-il bien répondu ?

CHLOÉ.

Il n'y a que ce fromage qu'il ne faudroit pas manger : que je serois heureuse, mon cher Arlequin, si tu m'aimois toujours de même: je serai bien charmée, je t'assure, quand nous serons mariés ; je te verrai toute la journée, j'irai travailler avec toi dans ton jardin : quand je suis loin de toi je suis toujours rêveuse, triste, inquiéte, tout m'ennuye, tout me déplaît.

ARLEQUIN.

Tout comme moi : mais aussi quand je te vois je suis si content.

CHLOÉ.

Hai, il faut déjà que je te quitte, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Quoi, tu t'en vas déjà ? encore un petit moment, on n'a pas seulement le tems de te regarder.

CHLOÉ.

Je ne saurois, je le voudrois bien.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

CHLOÉ.

Je crains que ma mere ne me gronde.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que tu étois avec moi.

CHLOÉ.

Oh! que je n'ai garde, ce seroit bien pis, elle m'a défendu de te parler que devant-elle, & moi j'aimerois presqu'autant ne te point voir; il me semble que ce que tu me dis ne me fait pas tant de plaisir quand ma mere y est; cela me rend toute honteuse.

ARLEQUIN.

Et moi cela me rend comme un nigaut, je n'ai plus d'esprit pour te dire de jolies choses.

CHLOÉ.

Va, mon cher Arlequin, va travailler, je m'échaperai ce matin, & je t'irai voir dans ton jardin

ARLEQUIN.

Tu y viendras... Ah...

CHLOÉ.

Oui, Arlequin, j'irai adieu mon ami.

ARLEQUIN.

Adieu ma petite Chloé, adieu mon petit bouchon: ne manque pas au moins, d'y venir.

CHLOÉ.

Non, je te le promets.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN.

CEtte fille-là est la meilleure personne du monde; je serois avec elle toute ma vie sans m'ennuyer, je ne suis jamais rassasié de la voir. Trivelin ne sera pas encore venu au Cabaret, en l'attendant je vais me divertir...

SCENE VII.

MIDAS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *chante, & pendant* l'à parté *que fait Midas, il danſe, & chante ſouvent le dernier vers de l'air.*

Vive mon joli jardin, ſoir & matin
J'y ris, j'y chante, j'y badine:
Ah! le favorable terrein,
La roſe y croit ſans épine.

MIDAS, *à part.*

Voilà mon chanteur, quel goſier! il faut que ce drole là ait le diable dans le corps... il m'eſt impoſſible d'y réſiſter..... dès que l'aurore paroît, le bourreau commence ſon vacarme..... quoi! faudra-t'il toute ma vie avoir les oreilles étourdie de ce miſérable? il faut, quoiqu'il en coute, que je me procure du repos.... j'imagine un moyen qui peut-être me réuſſira.

ARLEQUIN.

La roſe y croît ſans épine... ah, ah, ah, vous voilà, Monſieur Midas?

MIDAS.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous divertir avec moi?

MIDAS.

Me divertir avec toi: moi?

ARLEQUIN.

Oui, eſt-ce que vous n'oſeriez?

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant, tu me fais pitié.

ARLEQUIN, *riant.*

Je vous fais pitié, ah, ah, ah, les Maltotiers ne ſont pourtant guere pitoyables; pourquoi donc eſt-ce que je vous fais pitié?

MIDAS.

Peux-tu être ſi joyeux étant auſſi malheureux que tu es?

ARLEQUIN, *riant.*

Moi, je ſuis *malheureux*? ah ah ah!

MIDAS.

Sans doute.

ARLEQUIN *riant.*

Hh, ha, ah, vous me faites crever de rire.

MIDAS.

Que je plains ton aveuglement! quoi tu ne vois pas

que tu menes une vie miſérable ?

ARLEQUIN, *riant.*

Une vie miſérable, ah, ah! le Diable m'emporte ſi je l'aurois jamais crû : je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne ſouhaite rien; & vous appellez cela une vie miſérable ? ah, ah, ah, voilà pourtant un bon malheur : voyons donc votre bonheur à vous ?

MIDAS.

Quelle comparaiſon ? je ſuis riche, moi, j'ai de belles terres qui me rapportent de quoi vivre.

ARLEQUIN.

C'eſt être riche cela ?

MIDAS.

En ton avis ?

ARLEQUIN, *riant.*

Je ſuis donc riche auſſi moi : ah, ah, ah.

MIDAS.

Toi riche ? hé tu te moques !

ARLEQUIN.

Et vraiment oui, je le ſuis : n'ai-je pas mon petit jardin qui me rapporte auſſi de quoi vivre ? Il a nourri tous mes peres, il me nourrira tout de même, je ſuis ſi content de l'avoir.

MIDAS.

Saches, mon cher Arlequin ; que la plus petite de mes terres vaut vingt jardin comme le tien.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela me feroit quand mon jardin ſeroit auſſi grand que tout le monde ? il m'auroit peut-être couté à avoir beaucoup de peine, ou quelque mauvaiſe action.

MIDAS, *à part.*

Qu'entend-t'il par-là ? voudroit-il dire....

ARLEQUIN.

Et puis en ſerois-je plus grand, plus beau, plus joyeux ; en mangerois-je davantage ? non ; ſi petit qu'il eſt il en nourriroit encore deux avec moi : mais vous comment faites-vous donc ? vous êtes donc bien gourmand pour manger tant de terres : en bonne cauſe que vous êtes tous les jours quatre heures à table, petit comme vous êtes, où mettez-vous donc tout cela ?

MIDAS.

Tout ce que mes terres me rapportent n'eſt pas pour ma table ; j'en réſerve une partie pour mes plaiſirs, un autre pour...

ARLEQUIN.

Pour vos plaiſirs ! ah, ah ah, vous achetez donc vos plaiſirs ! ah, ah, ah. Les miens ne me coutent rien, & ſi du matin au ſoir je chante, je ris, je ſaute.

MIDAS, *à part.*

Je n'en aurai point de raiſon de ce côté-là.

ARLEQUIN.

C'eſt encor un héritage que j'ai reçu de mes peres que ma bonne humeur.... je me marierai demain avec Chloé, & ſi-tôt que j'aurai des enfans, je leur ferai part de cet héritage là, vous les entendrez chanter, je vous en répons.

MIDAS.

bas. Ah, je ſuis perdu! mais changeons de batterie.... *haut.* Viens, mon cher Arlequin, je veux faire quelque choſe de toi, viens demeurer chez-moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi faire?

MIDAS.

Je te donnerai une place parmi mes commis.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que vos Commis? ah! ſont-ce ces gens qui ſont toute la journée attachés devant une table, & qui diſent toujours, cinq & cinq font dix.

MIDAS.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Oh, je ne veux point de ces galeres-là.

MIDAS.

Quoi tu trouve cela plus fatiguant que de labourer ton jardin du matin au ſoir?

ARLEQUIN.

Oui, car en travaillant? je ſonge toujours à ma chere Chloé, & je chante.

MIDAS.

Arlequin tu ne ſais pas ce que tu refuſes: le parti que je te propoſe eſt le chemin le plus court pour devenir grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Grand Seigneur? vos Commis ſont donc apprentifs grands Seigneurs?

MIDAS.

Sans conteſtation.

ARLEQUIN.

Cet apprentiſſage là eſt-il bien long & bien difficile?

MIDAS.

Non, en peu de tems on y parvient; il n'eſt même pas néceſſaire d'avoir de l'eſprit, il ne faut qu'une conſcience aiſée.

ARLEQUIN.

Vous êtes grand Seigneur, vous?

MIDAS.

Oui.

ARLEQUIN, *riant.*

Vous autres grands Seigneurs vous avez des mines bien bouffonnes. Dites-moi qu'eſt-ce que le métier de grand Seigneur ?

MIDAS.

Peſte de l'homme ! ce n'eſt pas un métier, c'eſt une qualité.

ARLEQUIN.

Une qualité... & comment fait-on pour la faire ?

MIDAS.

Quel galimatias ? Il ne faut rien faire.

ARLEQUIN.

Rien du tout ?

MIDAS.

Non (*à part.*) j'aimerois mieux parler à une ſtatue.

ARLEQUIN.

Cela eſt donc bien ennuyeux d'être toujours comme cela (*il ouvre la bouche ſans parler, & équarquille les mains.*) Oh, je ne gagnerois pas ma vie à cette qualité-là, je ne pourrois jamais la faire ; j'aime à aller, à venir & à faire toujours quelque choſe, moi : mais les grands Seigneurs vivent-ils plus long-tems que les autres ?

MIDAS.

Mais.... non. *à part.* Quelle diable de queſtion !

ARLEQUIN.

A quoi ſert donc cette grande Seigneurie ? j'aime tout autant reſter jardinier comme je ſuis.

MIDAS.

Mais quand nous avons la moindre maladie...

ARLEQUIN.

Maladie ? ah, il faut que ce ſoit votre gourmandiſe, les plaiſirs que vous achetez, & votre fainéantiſe qui vous apportent des maladies, car mes peres ni moi n'en avons jamais eu : Eh bien quand vous avez de vos maladies, que faites-vous donc ?

MIDAS.

Tout d'un coup des Médecins de toutes les couleurs.

ARLEQUIN.

Ah, les Médecins ! ce nom-là m'a fait grande peur : c'eſt apparemment une groſſe maladie, on en meurt, n'eſt-ce pas ?

MIDAS.

Et non & non, les Médecins ſont...

ARLEQUIN.

C'eſt donc là votre vie heureuſe, à vous, de manger plus que trente autres, d'être un fainéant, d'avoir des maladies & des Médecins ? ah, ah, ah.

MIDAS.

Mais...

ARLEQUIN.

Adieu, adieu je ſuis bien ſot d'écouter tous vos contes vous me faites perdre mon temps: pendant que je ſuis à entendre vos raiſonnemens, je ne me divertis pas; adieu, gardez votre bonheur pour vous, j'aime mieux mon malheur à moi: (*bas.*) Allons trouver Trivelin dans le Cabaret. (*Il s'en va en chantant.*)

SCENE VIII.

MIDAS.

QUe ce drole-là eſt heureux! Maudite ambition! maudite ſoif de l'or, pourquoi m'avez-vous tiré de l'heureuſe obſcurité où je ſuis né? je gouterois tous les jours comme cet homme, mille plaiſirs innocens, & je paſſerois les nuits ſans troubles & ſans inquiétudes: Oh Plutus reprenez les richeſſes que vous m'avez données, ou faites m'en jouir plus tranquilement.

SCENE IX.

MIDAS, SA FEMME, PAMPHILE.

Me. MIDAS.

A Moi ici, Dave, Silvain, Soſie, que l'on coure après Arlequin, & qu'on me l'aſſomme. (*à ſon mari.*) Comment, Monſieur, vous êtes-là les bras croiſés & vous ne m'avez pas défaite de ce miſérable qui trouble tous les jours mon repos?

MIDAS.

Et que vouliez-vous que je lui fiſſe ma chere femme?

Me. MIDAS.

Ce que je voulois qu'il lui fit! hélas! il falloit le careſſer, le remercier, le récompenſer de la bonté qu'il a de venir tous les jours m'éveiller, & me fendre la tête de ſes chanſons, il falloit le prier de me continuer une pareille aubade. Cela vous divertit apparemment!

PAMPHILE.

Mais, ma mere...

Me. MIDAS.

Taiſez-vous, vous: j'enrage de voir que malgré toutes les peines que je me ſuis données pour faire de vous un joli homme, vous ne ſoyez qu'un ſot comme votre pere.

MIDAS.

Quelle femme!

PAMPHILE.

Mais avec votre permiſſion ma mere...

Me. MIDAS.

Allez, allez, laiſſez-nous, allez auprès de votre Floriſe, c'eſt tout ce que vous ſavez faire, dépêchez-vous de l'épouſer, & de retourner à votre Régiment: allez donc vous dis-je, j'ai bien affaire de votre figure ici.

SCENE X.

MIDAS, SA FEMME, SOSIE.

Madame MIDAS.

QUe je ſuis malheureuſe avec de la beauté, quelque jeuneſſe, de l'eſprit & des ſentiment, d'être l'épouſe d'un homme fait comme cela: Soſie, Soſie?

SOSIE, *en dedans.*

Madame.

Madame MIDAS.

Viendra-tu, petit coquin?

SOSIE.

Me voilà, Madame

Madame MIDAS.

Vîte, va me chercher le Juge du quartier, qu'il vienne; qu'il accoure.

MIDAS.

Le Juge du quartier, ma mie!

Madame MIDAS.

Oui, le Juge du quartier.

MIDAS.

Et pourquoi faire; s'il vous plaît?

Madame MIDAS.

Pour me faire faire juſtice, puiſque vous n'avez pas l'eſprit de me le rendre vous même: je veux qu'on m'enferme Arlequin.

MIDAS.

Vous n'y ſongez pas, le cas n'eſt pas aſſez grave.

Madame MIDAS.

Comment merci de ma vie, n'eſt-ce donc rien à votre avis, que déveiller tous les jours une femme comme moi? je ſuis obligée de courir le Bal & les aſſemblées tant que la nuit dure; quand voulez-vous donc que je répoſe, s'il m'eſt impoſſible de le faire le long de la journée, ſuis-je de fer? c'eſt trop peu que de l'enfermer, je veux le faire pendre, le traître qu'il eſt, toutes les femmes d'Athènes me prêteront main forte; comme elles menent la même vie que moi, elles ſont intéreſſées dans cette affaire; de plus j'ai deux jeunes Sénateurs à qui tous les ſoirs je fais la leçon à ma toilette, je ſuis

sûr de leurs suffrages. (*à Sosie*) Quoi, tu n'es pas encore parti ?

SCENE XI.

PLUTUS, MIDAS, SA FEMME, SUITE DE PLUTUS ; SOSIE.

PLUTUS, *à Sosie.*

ARrête. (*à Midas.*) Et vous, reconnoissez plutus ; qui vous a comblés des biens, & qui vient encore travailler à votre tranquilité.

MIDAS.

Ah, Seigneur !

Madame MIDAS.

L'injure étoit trop criante, & je savois bien que les Dieux étoient trop galans pour souffrir plus long-tems une femme comme moi exposée aux insultes d'un misérable.

PLUTUS.

Rentrez chez vous, l'ennemi de votre repos s'avance ; je l'entens, & je vais vous en venger dans le moment

Madame MIDAS.

De grace, Seigneur Plutus, ne lui faites point de quartier...

SCENE XII.

PLUTUS ARLEQUIN SUITE &c.

PLUTUS, *bas.*

LE voilà, il faut jouer d'adresse.

ARLEQUIN, *entre en chantant.*

La la la... Trivelin n'est pas venu dans le Cabaret ; j'ai bû un coup tout seul, & je m'en vais travailler dans mon jardin en attendant que Chloé y vienne ; *Les violons jouent un Prélude.* De violons ! des violons !

PLUTUS.

Viens, Arlequin, viens te divertir avec nous.

ARLEQUIN.

Très-volontiers, je le veux bien ; mais qui êtes-vous ? *à part.* la drole de figure !

PLUTUS.

Je suis un Dieu.

ARLEQUIN.

Etes-vous Jupiter ?

PLUTUS.

PLUTUS.

Non, je ſuis Plutus le Dieu des richeſſes.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte ſi je vous connoiſſois.

PLUTUS.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

à part. J'aime ce Dieu, il eſt de bonne humeur. *Haut.* Y a-t-il long-temps que vous êtes Dieu ?

PLUTUS.

Oui, mais cependant je ſuis une Divinité plus moderne que les autres.

ARLEQUIN.

Ne ſeriez-vous point un Dieu venu dans une nuit comme un champignon ?

PLUTUS.

Quoique je ſois le plus moderne des Dieux, cela n'empêche pas que je ne ſois celui qui reçoit le plus de vœux des mortels ; autrefois les Temples des Dieux étoient remplis d'hommes, qui leur demandoient la probité, la force, la conſtance, la ſcience, les femmes venoient leur demander la chaſteté, la modeſtie, l'amour pour leurs maris, l'attachement pour leur ménage, la ſincérité, on y voyoit ruiſſeler le ſang des victimes qu'on leur immoloit ; mais depuis que j'ai eu des titres de Divinité, il y a bien eu du changement, l'herbe croit ſur leurs Autels, & tandis que je ſuis tout enfumé d'encens, j'ai le plaiſir de voir qu'on n'en brûle preſque pas un grain en leur honneur.

ARLEQUIN.

Mais comment diable ont-ils été aſſez ſots pour recevoir parmi eux une fine mouche qui leur eſcroque toutes leurs pratiques ?

PLUTUS.

A te dire le vrai, mon cher Arlequin ; la choſe n'a pas été bien facile : le Deſtin étoit mon juge ; & j'avois contre moi tous les Dieux, mais j'avois toutes les Déeſſes dans ma manche : tu vois par-là que j'ai toujours eu le droit de plaire au beau ſexe. Vénus ſe mit à leur tête, & quand on eſt riche, & qu'on a de pareilles ſolliciteuſes, on a toujours bon droit.

ARLEQUIN.

Oh ! il n'y a point moyen de tenir contre ces Avocats-là, ils ont de certaines petites mines ſi appétiſſantes.

PLUTUS.

Bien plus, Jupiter devint amoureux de la belle Danaë, & comme il avoit beſoin de moi pour s'inſinuer dans la Tour d'airain où cette Princeſſe étoit enfermée, il prit mon parti, & y entraîna avec lui Mercure & l'Amour ; ce dernier s'en eſt bien mordu les pouces depuis.

ARLEQUIN.

L'amour : Et pourquoi donc ?

PLUTUS.

Avant que je fuſſe Dieu, ce n'étoit que par une conſtance ennuyeuſe, & par une tendreſſe infinie qu'un amant touchoit le cœur de ſa Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Et à préſent donc ?

PLUTUS.

A préſent, ha, ha, ha : tiens, on fait l'amour comme quand on veut prendre une maiſon à loyer ; on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maiſon-là eſt drole, je crois que je m'y plairai ; on ſe débat du prix, on en convient, on paſſe le bail ; on s'y loge, & dès le lendemain on voudroit en déménager.

ARLEQUIN.

C'eſt que quand on vient pour louer cette maiſon, il y a des beaux meubles de belles tapiſſeries qui en cachent tous les défauts ; mais quand on s'y loge, il n'y a plus que les quatre murailles, & pour lors on voit que le dedans ne vaut rien.

PLUTUS.

Revenons à mon hiſtoire : Quand j'eus Jupiter de mon côté, le Deſtin prononça un Arrêt en ma faveur, & je n'eus plus pour adverſaires que Mars le Dieu des Guerriers, & Appollon le Dieu des Poëtes. Mars faiſoit le diable à quatre dans le ciel, il me menaçoit de me faire ſauter par les fenêtres, Appollon fit une Satyre contre moi, où il diſoit que j'étois un miſérable fils de la Terre, ſans éducation, ſans eſprit, ſans délicateſſe.

ARLEQUIN.

Etes-vous raccommodé avec eux ?

PLUTUS.

Non, notre inimitié ſera éternelle : Mars ne s'en ſoucie guère ; quand ce Dieu va faire quelque campagne, Vénus a ſoin de ſon équipage ; d'ailleurs il a le privilége de ne point payer ſes dettes : mais Appollon en enrage bien, il a fait pluſieurs tentatives pour faire ſa paix avec moi, il a compoſé des vers en mon honneur, mais comme je n'entends rien à tous ces rogatons-là, je l'ai laiſſé chanter, tant qu'enfin las de ſe morfondre dans mon antichambre, il s'eſt remis de plus belle à déclamer contre moi, juſqu'à dire que j'étois la ſource de tous les maux.

ARLEQUIN.

A qui en a ce bélitre-là, de mal parler d'un Dieu qui eſt ſi bon diable ?

PLUTUS.

Va, Arlequin laiſſe-le dire, il eſt aſſez puni d'être

brouillé avec moi : tout ce qu'il dira ne me fera pas grand tort ; les mortels ont trop appris à connoître ce que je vaux.

ARLEQUIN.

A propos, Seigneur Plutus, dans quel pays sont donc vos Temples ?

PLUTUS.

Je laisse aux autres Dieux ces magnifiques Edifices que tu vois ; pour moi l'Univers est mon Temple : j'ai des Autels dans les cœurs de la plûpart des hommes, j'en ai dans celui de la Coquette, dans celui du Magistrat, dans celui du Financier ; que sais-je, peut-être, dans celui du Philosophe. Ça mon cher Arlequin, je veux que tu sois un de mes adorateurs ; (*Plutus donne à Arlequin une urne dorée*) tiens, voilà un trésor que je te donne.

ARLEQUIN.

Oh la belle chose ! comment l'appellez-vous ?

PLUTUS.

Un trésor.

ARLEQUIN.

Un trésor... Le beau nom ! A quoi cela est-il bon ?

PLUTUS.

A toutes choses : que j'en donne autant au premier faquin, j'en fais un homme d'importance ; d'un misérable j'en fais un honnête homme ; d'un stupide, j'en fais un bel esprit.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un bel esprit.

PLUTUS.

Un bel esprit... C'est un homme qui fait des Livres.

ARLEQUIN.

Ah que je ferai aise d'en faire aussi : je ferai de si beaux Almanachs, ils ne seront pas comme ceux qu'on vend ; ces ignorans-là apportent toujours de la pluye, oh bien moi je n'y mettrai que du beau tems, & je ferai faire si chaud pendant l'Hyver, qu'on s'ira baigner.

PLUTUS.

Qu'est-ce qu'un homme à qui je ne donne point de mes faveurs ? un misérable, un...

ARLEQUIN.

J'étois donc comme cela moi ?

PLUTUS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh l'honnête homme de Dieu ! que je vous suis obligé de m'ôter tous ces vices-là... A propos, je vous prie de ma nôce.

PLUTUS.

De ta nôce ! & qui est-ce que tu épouses ?

ARLEQUIN.

Chloé, un charmant petit minois qui demeure-là.

PLUTUS.

Y ſonges-tu mon cher Arlequin, d'épouſer une fille qui n'a point de bien? je ne ſouffrirai jamais cela, il te faut une Maîtreſſe riche.

ARLEQUIN.

Oh! mais j'aime bien Chloé, & nous étions tous deux petits comme cela, que nous nous aimions déja.

PLUTUS.

Tu te moques: apprens qu'un galant homme quand il ſe marie, ne conſulte que ſon intérêt ſans s'embarraſſer de l'amour.

ARLEQUIN.

Oh oui, mais j'ai juré que j'aimerois toujours Chloé, & que je l'épouſerois.

PLUTUS, *riant.*

Que tu es ſimple avec tes ſcrupules! va, les ſermens amoureux n'obligent à rien.

ARLEQUIN.

Vous avez beau dire, j'aime trop Chloé, je ne veux jamais la quitter.

PLUTUS.

Je ſaurai bien-tôt de tes nouvelles là-deſſus: mais j'ai encore une choſe à te dire.

ARLEQUIN.

Dites.

PLUTUS.

J'ai de deux ſortes d'adorateurs: les uns ne m'aiment que par rapport aux plaiſirs & aux honneurs que mes faveurs leur procurent. Ils ſont toujours prêts à les répandre à droit & à gauche, ils appellent cela grandeur d'ame.

ARLEQUIN.

Ce ſont des ingrats, n'eſt-ce pas?

PLUTUS.

Aſsûrément: mais j'ai auſſi de bonnes ames zélées pour mon culte, qui ne m'aiment que par rapport à moi: ils ne ſont pas plus ſatisfaits que quand ils contemplent dans leur coffre-fort mes bienfaits; pour les conſerver, il n'eſt ni ſermens, ni parjures, ni crimes qui leur coutent; & plutôt que de perdre la moindre de mes bonnes graces, ils ſe laiſſeroient égorger & mourir de faim. C'eſt à toi, mon cher Arlequin, à voir ſi tu veux, en imitant ces derniers: gagner de plus en plus ma bienveillance.

ARLEQUIN.

Oui, oui *bas*, je vais enterrer cela dans mon jardin; ne le dites pas au moins.

PLUTUS.

Ne crains rien, (*à ſa ſuite*) allons mes enfans, divertiſſez Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, divertiſſez-moi.

On danſe.

Deux ſuivants de Plutus chantent enſemble.

HEureux Arlequin,
Que ton deſtin
Eſt digne d'envie!
Plutus prévient tes deſirs,
Tu va voir couler ta vie
De plaiſirs en plaiſirs.

Une voix.

Quand Plutus nous aime
Que notre ſort eſt doux!
Tous les Dieux juſqu'à l'Amour même
Sont pour nous.
Heureux Arlequin, &c. *On danſe.*

Tous les deux.

VAUDEVILLE.

L'Amour n'eſt plus comme au vieux tems;
Un Roman de longue lecture,
Souvent dix Tomes rebutans
Ne concluoient pas l'avanture;
Mais à l'uſage des Traitans
Plutus l'a réduit en brochure.
Turelure lure, ton, ton, ton, &c.

PLUTUS.

Dans l'Univers tout ſuit mes lois,
Je tourne à mon gré la Nature,
Pour ayeux je donne des Rois,
A la plus abjecture Roture;
De Thémis je regle la voix,
Pour favoriſer l'impoſture.
Turelure, &c.

ARLEQUIN.

Vieilles qui voulez plaire encor,
Malgré votre antique figure,
Choiſiſſez-moi, c'eſt un tréſor
Qu'un nigaut de mon ancolure;
Mais commencez par parler d'or,
Sans cela point d'amour, j'en jure.
Turelure lure, &c.

PLUTUS.

Adieu Arlequin: ſi tu m'es fidele, tu recevras bientôt de moi de nouveaux bienfaits.

ARLEQUIN.

Serviteur, Monſieur Plutus... Ah! mon cher tréſor que je ſuis aiſe de t'avoir; mais pourtant je ſuis fâché d'avoir dit à Plutus que j'allois le mettre dans mon Jardin, s'il alloit venir lui-même me le prendre? Je ſais bien ce que je vais faire, je vas l'enterrer dans ma cave. Ah! mon joli tréſor!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAMPHILE, FLORISE, TRIVELIN.

PAMPHILE.

NOn, belle Floriſe, je ne ſaurois vous exprimer les tourments que l'abſence m'a fait ſouffrir.

FLORISE.

Pamphile, les peines que j'ai reſſenties me font aiſément juger des vôtres.

PAMPHILE.

Que Trivelin vous diſe l'état où j'étois.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, Mademoiſelle; on prenoit mon Maître pour un fou.

PAMPHILE.

Tais-toi, impertinent. Qu'il eſt cruel à un Amant bien épris de ſe voir loin de ce qu'il aime; il n'étoit pour moi ni plaiſir, ni repos.

TRIVELIN.

Oh pour cela j'en ſuis témoin; toutes les Dames de la Garniſon étoient folles de mon Maître. Si vous ſaviez les petites mines & les petites façons qu'elles faiſoient pour l'accrocher: mais malgré tout cela il n'a pas ſeulement daigné les regarder. J'en enrageois aſſez, car elles avoient de jolies ſoubrettes qui mouroient d'envie de m'en conter.

PAMPHILE.

J'attends qu'il plaiſe à Monſieur Trivelin de me laiſſer parler.

TRIVELIN.

Voilà le grand-merci, on plaide ſa cauſe.....

PAMPHILE.

Encore.... Que deviendrois-je charmante Floriſe, ſi

j'étois encore obligé de m'éloigner de vous !

FLORISE.

Ne me parlez point de cette séparation, Pamphile, j'y entrevois des chagrins qui m'ôtent tout le plaisir que j'ai de vous voir ; mais enfin que prétendez-vous faire ?

PAMPHILE.

Vous demander à votre pere, le presser, le conjurer de couronner mon amour..... Qu'avez-vous ? vous me semblez interdite : que faut-il que je pense, ma résolution vous déplairoit-elle, ne m'aimeriez-vous plus ?

FLORISE.

Ah Pamphile ! que vous connoissez mal mon cœur, de le croire capable de changer pour vous : non je suis toujours la même.... Mais..

TRIVELIN, *à part.*

Voilà un mais qui nous jouera quelque mauvais tour.

PAMPHILE.

De grace achevez, cette incertitude m'accable.

FLORISE.

Je crains que mon pere n'y donne pas les mains si facilement.

PAMPHILE.

Que vous m'allarmez, adorable Florise ! votre pere vous auroit-il dit quelque chose ? Sur quoi fondez-vous vos soupçons ? Parlez, qu'avez-vous apperçu ?

FLORISE.

Peut-être je m'effraye sans sujet, mais je trouve que mon pere depuis quelque tems est devenu rêveur, il affecte de ne me plus parler de vous à Pamphile ! s'il m'alloit défendre de vous voir.

PAMPHILE.

Y pourriez-vous consentir !

FLORISE.

Que voudriez-vous que je fisse ?

PAMPHILE.

Au moins promettez-moi, belle Florise, que votre cœur sera toujours à moi.

FLORISE.

Remenez-moi au logis, Pamphile, peut-être serons-nous plus heureux que nous ne l'esperons.

PAMPHILE.

Allons, ensuite je chercherai votre pere ; je lui étalerai toute ma tendresse, je ferai agir auprès de lui mes prieres & mes larmes, je n'épargnerai rien pour me le rendre favorable : heureux, belle Florise, si avec tout cela j'étois assûré de vous obtenir.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

LEs voilà bien embarraſſés... Allons voir ſi Arlequin ſeroit d'humeur de venir boire un coup : je n'ai pas pû l'aller joindre tantôt comme je lui avois promis..... mais le voici....

ARLEQUIN, *ſortant de ſa maiſon qu'il ferme ſoigneuſement, & venant triſtement ſur le Théâtre le chapeau ſur ſes yeux.*

Ouf.

TRIVELIN, *courant à lui.*

Ah ! Arlequin, mon ami.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Qu'eſt-ce que ce gros animal-là ? tu as bien le cœur en joie.

TRIVELIN.

Comment ?

ARLEQUIN.

Paſſe ton chemin ; ce brutal-là....

TRIVELIN.

Je viens pour boire avec toi.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas ſoif, moi.

TRIVELIN.

Je ſais pourtant où il y a de bon vin.

ARLEQUIN.

Je ne bois plus que de l'eau.

TRIVELIN.

Si tu en avois goûté....

ARLEQUIN.

Tu feras bien de l'aller boire, & de me laiſſer en repos.

TRIVELIN.

Quelle mouche t'a donc piqué ? toi qui étois toujours de ſi bonne humeur ?

ARLEQUIN.

Je veux être comme il me plaît, moi : c'eſt ma volonté, qu'as-tu à dire à cela ?

TRIVELIN.

Tu te fâches, tant pis pour toi : tu te défâcheras à ton aiſe.

SCENE III.

ARLEQUIN.

CEs droles-là... il ſemble qu'on ſoit toujours obligé d'aller boire avec eux, & qu'on n'ait rien à faire & à ſonger que cela : je me ſoucie bien de ſon vin ; il ſeroit bien aiſe de me tenir dans le cabaret, bois, Arlequin, ah le bon vin ! à ta ſanté, à tes amours, de tout mon cœur, reveille-toi... il m'enivreroit comme cela, & puis il viendroit prendre ce que j'ai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, CHLOÉ.

CHLOÉ.

ET vîte, mon cher Arlequin, & vîte.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, (*bas.*) voilà déja l'autre, on ne peut pas être un moment en repos.

CHLOÉ.

Il y a une heure que je te cherche, mon enfant. j'ai couru à ton jardin ; mais je ne t'y ai point trouvé : Eſt-ce que tu n'y a pas encore été travailler ?

ARLEQUIN, *froidement.*

Non.

CHLOÉ.

Viens vîte avec moi.

ARLEQUIN.

Où?

CHLOÉ.

Chez Galatée ; c'eſt aujourd'hui le jour de ſa naiſſance, il y a des violons, on y danſe, & nous y danſerons auſſi, allons, viens donc... Eſt-ce que cela ne te fait pas de plaiſir ?

ARLEQUIN.

Vas-y ſi tu veux.. pour moi je n'ai pas envie de danſer.

CHLOÉ.

Qu'as-tu donc!

ARLEQUIN, *boitant.*

Je ſuis boiteux.

CHLOÉ.

Tu es boiteux ! le pauvre Arlequin ! va mon ami ce ne ſera rien... viens, tu chanteras.

ARLEQUIN *parlant enrumé.*

Je ſuis enrumé

CHLOÉ.

Tu es enrumé ? J'en ſuis bien fâchée, Arlequin.... Viens toujours, tu verras les autres, cela te réjouira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems, adieu.

CHLOÉ, *le retenant.*

Quoi tu me quittes déjà, mon cher Arlequin : eſt-ce que tu ne me vois pas ? je ſuis ta chere Chloé.

ARLEQUIN.

Si fait... ſi fait diantre...

CHLOÉ.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela ſans me dire un ſeul mot.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Hé que diable veux-tu que je te diſe

CHLOÉ.

Ce que tu as coutume de me dire ; ce que tu me diſois encore ce matin, que tu me trouves belle, que tu m'aimes bien, & que tu m'aimera toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois, je ne ſaurois toujours recommencer la même chanſon.

CHLOÉ.

Redis-le moi encore, mon cher Arlequin, je ſuis ſi charmée quand j'entens cela de ta bouche : de ſi douces paroles ſont toujours nouvelles quand elles ſont dites par ce qu'on aime... Allons donc je t'en prie, fais-moi ce petit plaiſir.

ARLEQUIN.

Hé bien oui, & bien oui, Chloé, tu es belle, & je t'aime toujours ; voilà qui eſt fait, es-tu contente à préſent ?

CHLOÉ.

Tu as quelque chagrin, mon cher Arlequin ; qu'eſt-ce qui t'a fait de la peine ? ouvre ton cœur à ta chere Chloé, tu trouveras dans le ſien toute ſorte de conſolations : tu ſais combien tout ce qui te touche m'eſt ſenſible ; allons Arlequin, de grace, confie-moi le ſujet de ton inquiétude.

ARLEQUIN, *impatiemment.*

Ah !... va Chloé, va, laiſſe, laiſſe-moi, je te dirai cela une autre fois, j'ai quelque choſe en tête.... tu me fatigues....

CHLOÉ.

Je m'en vais Arlequin, je vois bien que je t'incommode, tu voudrois que je fuſſe bien loin ; adieu, je reviendrai tantôt te voir.... Dis-moi donc adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Chloé, adieu, adieu.

CHLOÉ, *à part.*

Que je ſuis malheureuſe de voir comme cela Arlequin? lui aurois-je fait quelque peine ſans le ſavoir?

SCENE V.

ARLEQUIN, *ſeul.*

IRai-je travailler : ou bien n'irai-je pas? que diable faut-il que je faſſe, cela eſt bien embarraſſant. Si j'y vas les voleurs viendront qui m'emporteront mon tréſor : & puis, je ne ſuis plus en train de travailler, il vaut mieux que je reſte dans ma maiſon, oui... mais auſſi il y a de ſortes de gens dans cette Ville qui examinent tout ce que l'on fait, s'ils ne me voyent plus travailler ils ne manqueront pas de dire : ah, ah, Arlequin ne cultive plus ſon jardin, c'étoit pourtant cela qui le nourriſſoit : comment fait-il donc pour vivre? il faut qu'il ait un tréſor : (*hauſſant la voix.*) vous en avez menti, entendez-vous? Il me ſemble que tout le monde l'a déja deviné : car on me regarde, & on m'ôte ſon chapeau dans les rues.

SCENE VI.

CHRISANTE, ARLEQUIN.

CHRISANTE, *à part, pendant qu'Arlequin rêve.*

VOilà Arlequin : toutes les fois que je le vois je ſuis déchiré de mille remords. Il y a quinze ans qu'un de ſes oncles mourant en Afrique où j'étois pour lors, me confia pour ſon neveu Arlequin d'aſſez gros biens qu'il y avoit amaſſés. Mais peu après le dérangement qui ſurvint dans mes affaires fit que je ne pus me réſoudre à m'en deſſaiſir ; auſſi depuis ce tems-là je ſens jour & nuit les reproches de ma conſcience. Pour les appaiſer le meilleur moyen eſt d'en faire mon gendre... Serviteur, Arlequin.

ARLEQUIN, *à part avec étonnement.*

Serviteur, Arlequin!... *haut.* Je ſuis le vôtre Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Comment vous portez-vous mon ami?

ARLEQUIN.

bas. Comment vous portez-vous mon ami! ah! *haut.* Fort bien je n'ai pas le ſou.

CHRISANTE.

Je ſuis charmé de vous voir, que je vous embraſſe.

ARLEQUIN.

Haï, haï, haï.

CHRISANTE.

Eſt-ce que je vous fais mal?

ARLEQUIN.

haut. Non. *bas.* Il m'embraſſe pour m'étrangler.

CHRISANTE.

Que dites-vous?

ARLEQUIN.

Je dis que je ſuis pauvre, & que vous m'embraſſez.

CHRISANTE.

Allez, allez ne vous mettez pas en peine je vais faire une choſe pour vous... ç'à je gage que vous ne devineriez jamais ce qui m'amene ici.

ARLEQUIN, *bas.*

Ah! je ne le devine trop bien; ce drole-là a le nez bon il aura ſenti que j'ai un tréſor.

CHRISANTE.

Je vous ai toujours aimé.

ARLEQUIN, *bas.*

Et moi je te hais comme la peſte.

CHRISANTE.

Vous êtes ſi honnête homme..

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, je ſuis un miſérable.

CHRISANTE.

Si ſage...

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas vrai.

CHRISANTE.

Si bon...

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, Monſieur, Chriſante.

CHRISANTE.

Si...

ARLEQUIN, *lui bouchant la bouche.*

Et non, non, non vous dis-je! *bas.* Le diable d'homme; voilà des douceurs qui me couteront bon.

CHRISANTE, *bas.*

Sa ſimplicité eſt divertiſſante; *haut.* Ecoutez un inſtant, Arlequin, vous n'en ſerez pas fâché.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous à me dire?

CHRISANTE.

Je veux vous donner une femme.

ARLEQUIN.

Une femme ? que vous ai-je fait, Monſieur Chriſante pour me vouloir faire un ſi méchant préſent !

CHRISANTE.

Hé ! la, la, doucement. Vous ne ſavez pas quelle eſt la femme que je veux vous donner ; ça me connoiſſez-vous ?

ARLEQUIN.

Oui. *bas.* j'enrage bien de te connoître.

CHRISANTE.

Savez-vous quelles ſont mes facultés ?

ARLEQUIN.

Vos facultés ?

CHRISANTE.

Oui, mon bien ?

ARLEQUIN.

On dit que vous en avez beaucoup ; mais qu'eſt-ce que tout cela me fait à moi ?

CHRISANTE.

Patience, patience : & ma fille la connoiſſez-vous ? ain... une perſonne bien faite, belle, là... qui me reſſemble.

ARLEQUIN.

Non je n'ai jamais vû de belle fille qui vous reſſemble.

CHRISANTE.

Je vous la ferai voir tantôt.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne ſuis pas curieux de cette marchandiſe-là.

CHRISANTE.

C'eſt elle que je veux vous donner en mariage.

ARLEQUIN.

Votre fille, dites-vous ?

CHRISANTE.

Oui, ma fille.

ARLEQUIN.

A moi !

CHRISANTE.

Et oui, à vous, à vous, faut-il vous le dire cent fois ?

ARLEQUIN.

Si vous voulez rire, je n'en ai pas envie, moi ; ne vous moquez pas de moi, comme cela, entendez-vous, parce que vous avez du bien.

CHRISANTE.

Moi me moquer de vous, mon cher Arlequin, moi me moquer de vous ! j'en ſerois au déſeſpoir ; non, croyez-moi, je vous parle ſérieuſement, & du meilleur de mon cœur.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous moquez pas de moi, vous êtes donc fou de me la vouloir donner, à moi qui ſuis un pauvre

diable. Songez-vous bien à qui vous parlez, Monſieur Chriſante ? je m'appelle Arlequin.

CHRISANTE.

Ma fille eſt aſſez riche pour elle & pour vous.

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai beau dire, mon cher tréſor, on te veut faire changer de maître.

CHRISANTE.

Je l'ai fait revenir de chez ſa tante où elle a été élevée, & je l'avois comme promiſe à un Officier de vos voiſins ; mais j'ai ſongé depuis que ma fille ne ſeroit pas heureuſe avec lui : j'aime bien mieux qu'elle ait pour mari un honnête homme comme vous, qui m'ait obligation de ſa fortune.

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur Chriſante, donnez votre fille à cet Officier, & ne faites pas la bêtiſe de me la donner ; ſongez que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riches en vertus, cela me ſuffit, ma fille ſera trop heureuſe de vous avoir, vous donner à elle c'eſt lui donner un tréſor.

ARLEQUIN, *criant & courant.*

Un tréſor, miſéricorde, miſéricorde, ah je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné, je ſuis enterré.

CHRISANTE, *bas.*

Il perd l'eſprit, je penſe (*arrêtant Arlequin*) qu'avez-vous donc ? qu'avez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, je n'en ai point... laiſſez-moi aller.

CHRISANTE.

Et de quoi n'avez-vous point !

ARLEQUIN.

Non je n'ai point de tréſor, cela n'eſt pas vrai.

CHRISANTE.

Qui vous dit que vous en ayez ?

ARLEQUIN.

C'eſt vous.

CHRISANTE.

Moi ! non. Je vous dis que vous êtes pour ma fille un tréſor, c'eſt-à-dire, que c'eſt le plus beau préſent que je lui puiſſe faire que de lui donner un homme de votre vertu...

ARLEQUIN.

Vous ne croyez donc pas que j'aye un autre tréſor !

CHRISANTE.

Non vraiment, ce n'eſt pas là ma penſée.

ARLEQUIN.

Jurez-en.

CHRISANTE.

Le diable m'emporte.

ARLEQUIN, *bas.*

Le ſot animal que je ſuis !

CHRISANTE.

Cà ne conſentez-vous pas d'épouſer ma fille ?

ARLEQUIN.

Vous me donnerez donc tout votre bien pour ma peine...

CHRISANTE.

Il ſera à vous un jour

ARLEQUIN.

Je le veux donc bien, il faut s'y réſoudre.

CHRISANTE.

Si vous m'en croyez vous l'épouſerez dans deux jours.

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez ; *bas*, mais Chloé pourtant que dira-t'elle ?

CHRISANTE.

Tenez voilà cent écu dans cette bourſe, vous acheterez quelque choſe pour vos noces.

ARLEQUIN.

Cent écus, oh ! adieu ; monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Graces au ciel, le voilà réſolu d'être notre gendre.

ARLEQUIN, *revenant.*

Ecoutez, écoutez, je n'ai pas de tréſor au moins.

CHRISANTE.

Hé je le ſais bien, je le ſais bien.

ARLEQUIN.

Souvenez-vous bien que je vous dis-que je ſuis un gueux, que je n'ai rien, & qu'on m'étrangleroit plutôt que d'arracher un liard de moi.

CHRISANTE.

Hé bien, je vous veux comme cela. J'oubliois à vous dire que je vous enverrai tantôt mon Tailleur ; je veux que vous ayez un autre habit que celui là.

ARLEQUIN.

Adieu Monſieur Chriſante.. *bas.* Allons trouver mon cher tréſor.

CHRISANTE.

A tantôt, mon cher Arlequin.

SCENE VII.

CHRISANTE.

JE me doute bien que le voiſinage jaſera ſur ce mariage, mais pourvû que je mette ma conſcience en repos je ne m'embarraſſe point des caquets. Il faut que je preſſe ces nôces pour profiter de l'abſence de l'am-

phile ; si je lui donnois le tems de revenir de sa garnison ; il ne manqueroit pas de me remetre devant les yeux que je lui avois comme engagé ma parole, au lieu que si l'affaire est faite, ce sera bien force à lui de se consoler, & de prendre parti ailleurs.

SCENE VIII.

CHRISANTE, PAMPHILE.

PAMPHILE, *à part.*

JE cherche par tout Monsieur Chrisante, sans pouvoir le rencontrer. *l'appercevant.* Mais...

CHRISANTE, *voyant Pamphile à part.*

Qui diable est-ce que je vois?... je pense...

PAMPHILE, *à part.*

Le voilà...

CHRISANTE, *à part.*

Par ma foi c'est lui-même.

PAMPHILE, *à part.*

Je tremble à l'aborder

CHRISANTE, *à part.*

Comment lui faire ce compliment?

PAMPHILE, *à part.*

Quels regards il jette de ce côté... hélas.

CHRISANTE, *à part*

Si je pouvois m'en aller chez-moi sans qu'il me vît.

(*Il fait mine de s'en aller.*)

PAMPHILE, *à part.*

Il cherche à m'éviter, tout m'annonce mon malheur : il n'importe, il faut que je sache à quoi m'en tenir. *Il le salue.*

CHRISANTE, *bas.*

Peste de la rencontre!

PAMPHILE.

Monsieur.

CHRISANTE.

Ah! Monsieur, vous voilà à Athènes? ma foi je vous croyois bien loin, & je ne vous attendois pas si tôt ici.

PAMPHILE.

Le desir que j'avois d'être auprès d'un homme tel que vous, pour qui je dois avoir...

CHRISANTE.

Monsieur... *bas.* voilà un début qui me tue.

PAMPHILE.

Et je l'ose dire aussi, l'impatience de revoir un objet que j'adore...

CHRISANTE.

CHRISANTE.

Ma fille ne mérite pas, Monſieur... *bas.* La maudite converſation.

PAMPHILE.

Ah! Monſieur, qui connoît mieux que moi ce qu'elle mérite! elle eſt ce que je trouve de plus aimable, & ce que j'ai de plus cher au monde: il faudroit autant m'ordonner de mourir, que de m'ordonner de m'en éloigner encore une fois.

CHRISANTE, *à part.*

J'enrage: que diable avoit-il affaire de revenir ſi-tôt?

PAMPHILE

Vous avez eu la bonté de me permettre de lui rendre des ſoins depuis ſix mois, oſerois-je encore attendre de vous celle de conclurre un hymen où tendent tous mes vœux.

CHRISANTE, *à part.*

L'y voilà l'y voilà.

PAMPHILE.

Soyez aſſuré de ma part d'un reſpect & d'une reconnaiſſance éternelle.

CHRISANTE, *bas.*

Il n'y a plus à reculer, il faut répondre.

PAMPHILE.

Que dois-je augurer de ce ſilence? hélas!

CHRISANTE.

Vous faites trop d'honneur à ma fille, Monſieur... mais je ſuis fâché de vous dire que je ne ſaurois vous l'accorder... & que je ſuis obligé de la marier à un autre. (*bas.*) Courage.

PAMPHILE.

Ah! Monſieur, quel coup de foudre!

CHRISANTE.

Si je n'avois conſulté que votre mérite, votre bien, & peut-être l'inclination de ma fille, je n'aurois pas héſité un moment à vous la donner; mais.

PAMPHILE.

Qu'entens-je?

CHRISANTE.

J'ai des raiſons ſecretes qui me forcent à prendre le parti que je prens; & vous ſerez perſuadé qu'elles ſont bien fortes, quand je vous aurai dit que le gendre que je me choiſis eſt un jardinier de vos voiſins, nommé Arlequin.

PAMPHILE.

Arlequin! puis-je croire, Monſieur, qu'un homme auſſi ſage que vous...

CHRISANTE.

La choſe eſt réſolue.

PAMPHILE.

De graces, ſi je ne puis vous toucher, au moins ayez

pitié de la charmante Floriſe, qu'un mariage ſi peu digne d'elle réduira au déſeſpoir.

CHRISANTE.

Mes raiſons la détermineront.

PAMPHILE.

Ah ! ne l'eſpérez pas ; je connois ſon cœur, elle ne pourra jamais conſentir...

CHRISANTE.

Au ſurplus, Monſieur, c'eſt mon affaire, je ſuis ſon pere, c'eſt-à-dire, le maître : je vous crois trop honnête homme pour la revoir après cela ; je ſuis votre ſerviteur. (*bas.*) M'en voilà quitte, que je ſuis content de moi !

SCENE IX.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE, *à part.*

JE vous perds charmante Floriſe... juſte ciel... je ſuis au déſeſpoir... vous allez être l'épouſe d'Arlequin.... un jardinier !

TRIVELIN, *à part un papier à la main.*

Je le trouve bien à propos pour lui donner mon mémoire.

PAMPHILE, *à part.*

Un gueux !

TRIVELIN, *à part.*

A qui en a-t'il donc ?

PAMPHILE, *à part.*

Un miſérable !

TRIVELIN, *à part.*

On lui aura dit quelqu'une de mes frédaines.

PAMPHILE, *à part.*

Je voudrois qu'on m'amenât ce coquin : dans la fureur où je ſuis...

TRIVELIN, *à part.*

C'eſt fait de toi, pauvre Trivelin !

PAMPHILE, *à part.*

J'aurois le plaiſir de l'aſſommer...

TRIVELIN, *à part.*

De l'aſſommer... détallons, la place n'eſt pas tenable.

PAMPHILE, *appercevant Trivelin.*

Trivelin ?

TRIVELIN, *tremblant.*

Monſieur ?... Ah ! je ſuis mort.

PAMPHILE, *vivement.*

Viens çà.., viens ça donc maraud ; hé bien approcheras-tu ?...

TRIVELIN.

Hé, Monſieur... vous voulez m'aſſommer!

PAMPHILE, *le tirant.*

Viens donc, viens donc, maroufle... quel eſt ce papier?

TRIVELIN.

Monſieur... c'eſt... ce n'eſt rien.

PAMPHILE.

Je veux le voir.

TRIVELIN.

C'eſt le mémoire de ce que j'ai débourſé pour vous ſur la route.

PAMPHILE, *en colere.*

Eſt-il tems, bourreau, de m'apporter cela.

TRIVELIN.

Monſieur...

PAMPHILE, *le prenant au collet.*

Tu mériterois, faquin...

TRIVELIN.

A l'aide, n'y a-t'il point quelque perſonne charitable qui vienne nous ſéparer?

PAMPHILE, *en colere.*

Dans le tems que je ſuis le plus malheureux des hommes, quand Chriſante me refuſe ſa fille, & que j'ai la douleur de me voir préférer à Arlequin?

TRIVELIN.

Arlequin! (*bas.*) Il extravague, je penſe.

PAMPHILE.

Oui, traître, on me le préfére; il doit épouſer ma chere Floriſe; mais non, il ne vous épouſera pas, charmante perſonne: non je cours vous délivrer du malheur qui vous menace & me venger en même-tems ſur ce miſérable, des mépris de votre pere.

TRIVELIN, *l'arrêtant.*

Hé, Monſieur, qu'allez-vous faire? vous n'y penſez pas.

PAMPHILE.

Retire-toi.

TRIVELIN.

Ne vaudroit-il pas mieux ſonger à empêcher ce mariage par quelque ſtratagême, au lieu d'en venir à de telles extrêmités.

PAMPHILE.

Non, laiſſe-moi, je ſuis incapable d'entendre aucune raiſon; il faut...

SCENE X.

PAMPHILE, CLOÉ, TRIVELIN.

TRIVELIN, *appercevant Chloé qui passe.*

CHloé, Chloé ?

CHLOÉ.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc ?

TRIVELIN.

Mon maître veut tuer Arlequin.

CHLOÉ.

Ah, Monsieur ! quel mal vous a fait ce pauvre garçon ?

PAMPHILE.

Tous les maux imaginables ; il m'enleve Florise que j'aime plus que ma vie, il l'épouse.

CHLOÉ.

Il l'épouse ! . . . ah, Monsieur ne croyez pas cela ; ce sont de gens qui lui en veulent, qui vous auront fait ce rapport.

PAMPHILE.

Rien n'est plus certain ; Chrisante son pere vient de me dire que la chose étoit conclue.

CHLOÉ.

Est-il possible, Monsieur ?

PAMPHILE.

Plût aux Dieux que cela fût moins vrai !

CHLOÉ, *à part.*

Pleure, malheureuse Chloé, que vas-tu devenir ? voilà ton rêve funeste expliqué.

PAMPHILE.

Vous aimez Arlequin, je le voix.

CHLOÉ, *soûpirant.*

Hélas !

TRIVELIN, *à part.*

La pauvre fille me fait pitié ; si ce n'étoit pour un peu je l'épouserois, moi.

PAMPHILE.

Il est indigne de votre tendresse : je cours nous venger tous les deux.

CHLOÉ.

Ah ! Monsieur, arrêtez je vous demande pardon pour lui.

PAMPHILE.

Vous êtes trop bonne . . .

CHLOÉ.

Il m'aimoit, & il est impossible que je sois si-tôt effacée de son cœur ; je vais le chercher, & je me flatte

que ſon indifférence, ſa dureté même ne pourra réſiſter à mes larmes.

TRIVELIN.

Le voilà qui ſort de ſa maiſon.

PAMPHILE.

Je ſens ma colere ...

CHLOÉ.

Je vous en prie, Monſieur, laiſſez-moi avec lui.

PAMPHILE.

L'ingrat mérite-t'il que vous vous intéreſſiez pour lui ?

CHLOÉ.

De grace.

PAMPHILE.

Il faut faire ce que vous voulez.

SCENE XI.

ARLEQUIN, CHLOÉ.

ARLEQUIN, *ſans voir Chloé.*

J'Ai ôté mon tréſor de ma cave, je viens de le mettre dans mon grenier, il ſera plus en ſûreté. (*appercevant Chloé.*) Ah ! c'eſt encore toi ?

CHLOÉ.

C'eſt encore toi ! ah mon cher Arlequin, eſt-ce toi qui me dis cela ? oui, tu vois, c'eſt toujours cette Chloé, qui t'aime de tout ſon cœur, pourquoi n'es-tu plus cet Arlequin qui avoit pour elle tant de tendreſſe ?

ARLEQUIN.

Ah nous y voilà ; tu vas encore recommencer tes raiſons de tantôt.

CHLOÉ.

Hélas ! peux-tu vouloir que je me taiſe, quand ton inconſtance me met au déſeſpoir ? mon cher Arlequin, te voilà prêt d'épouſer Floriſe.

ARLEQUIN.

Floriſe ?

CHLOÉ.

Ne crois pas me le nier.

ARLEQUIN.

La fille de Monſieur Chriſante s'appelle Floriſe ?

CHLOÉ.

Tu ne le ſais que trop ?

ARLEQUIN.

Non, je ne ſavois pas encore ſon nom, je te ſuis bien obligé de me l'avoir appris : elle eſt bien riche ... ain ...

CHLOÉ.

Ta réſolution eſt donc priſe, tu vas donc être l'époux

d'une fille que tu n'aime pas, & que tu ne connois pas seulement, & moi mon cher Arlequin, tu me laisses-là.

ARLEQUIN.

Ne te chagrine pas tu viendras à ma nôce, il y aura tant de bonnes choses, du fromage... des violons...

CHLOÉ.

Moi, à ta nôce, mon cher Arlequin, moi, à ta nôce! je pourrois te voir en épouser une autre à mes yeux; moi qui t'aime tant?

ARLEQUIN.

Si tu m'aimes tant, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne riche, tu auras le plaisir de me voir avec un bel habit passer devant ta porte comme cela, *il se quarre*, je te dirai, bon jour, ma mie; & toi, tu diras, j'ai eu l'honneur d'aimer ce joli Seigneur là.

CHLOÉ.

Que t'ai-je fait, mon cher Arlequin, pour me traiter avec tant de dureté! voilà donc ces nôces si prochaines dont ma mere me flattoit, & dont je me faisois une si charmante idée? Qu'il m'étoit doux de penser que tu allois être à moi sans réserve, que je pourrois te voir sans crainte & sans inquiétude tous les momens de ma vie. Hélas! je devois bien plutôt me dire: insensée, que fais-tu! tu t'attaches à un ingrat que le premier vent fera changer.

ARLEQUIN, *bas.*

Diantre aussi, pourquoi est-elle si pauvre?

CHLOÉ.

Tu m'abandonne mon cher Arlequin! les richesses peuvent te faire oublier tous les sermens que tu m'as fais de vivre & de mourir avec moi: peux-tu bien te résoudre à ne plus voir celle que dès le berceau tu t'étois fait une si douce habitude d'aimer? Hélas! oui, t'y voilà déterminé, je vois te perdre pour toujours, ton cœur y consent sans peine.

ARLEQUIN.

Chloé, ne me dis point toutes ces choses-là; tu me fais trop de pitié.

CHLOÉ.

Courage, mon cher Arlequin, courage, laisse-toi attendrir; ton cœur veut revenir à moi, (*il soupire.*) écoute les reproches qu'il te fait.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, il me dit mille choses, il me remue dans le corps, ce nigaud-là ne fait pas les raisons que j'ai de te changer; il s'imagine que pour se marier il ne faut avoir que de l'amour: bon! il faut avoir beaucoup d'argent, sans cela on n'est pas heureux dans le mariage.

CHLOÉ.

Non, mon cher Arlequin, ce ne sont point les richesses

qui rendent le mariage heureux ; c'eſt un parfait rapport de conditions, d'humeurs ; une complaiſance & une tendreſſe mutuelle qui en font toutes les douceurs : Rends moi ton cœur, mon cher Arlequin, rends-le à cette Chloé qui t'étoit hier ſi chere, rends-le à ces larmes que tu vois couler (*Arlequin ſe ſentant attendrir ; tourne le dos à Chloé, afin qu'elle ne s'apperçoive point de ſon déſordre.*) Hélas ! il ne m'écoute pas, il ne daigne pas ſeulement tourner la vûe ſur moi ! va, cruel, Chloé ne te retient plus, va porter à ta Floriſe un amour que tu me dois ; va lui jurer une tendreſſe qui eſt née, & qui s'eſt accrue avec nous ; & afin que le don de ton cœur lui paroiſſe plus précieux, dis-lui qu'il me tenoit lieu de tous les biens du monde, que je t'aimois plus que moi-même : va, ingrat, cours lui vanter ton infidélité.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Conſole-toi, Chloé, conſole-toi... & gagne beaucoup d'argent... quand Floriſe ſera morte... je te prendrai.

CHLOÉ.

Adieu traître, adieu : je le vois bien, mes larmes & les remords que j'excite dans ton cœur ne t'attendriſſent point, ils me font haïr davantage. Adieu, ſi tu veux vivre heureux, ingrat, tâche d'oublier juſqu'au nom de la malheureuſe Chloé. (*Elle s'en va deux pas, & revient.*) Adieu pour la derniere fois, mon cher Arlequin, tu ne me reverras jamais : tu apprendras bien-tôt que la douleur de te voir marié à une autre, m'aura fait mourir ; mais on te dira auſſi qu'en mourant j'aurai demandé pour toi aux Dieux tous les biens, tous les contentemens, & tous les plaiſirs que tu peux déſirer.

ARLEQUIN, *ſeul pleurant.*

Hai... hai... hai... Chloé... Chloé ! elle n'y eſt plus, elle a bien fait de s'en aller, car je crois que je l'aurois repriſe... pour m'ôter cela de l'eſprit, allons acheter quelque choſe pour ma nôce... je ſonge que tout eſt bien cher, mais je ſuis un grand ſot, qu'ai-je affaire moi, parce que je me marie, de nourrir mille gens ? non, non, il faut plutôt porter ces cent écus avec mon tréſor.

SCENE XII.

ARLEQUIN, UN TAILLEUR, ET SON GARÇON.

LE TAILLEUR, *à ſon garçon.*

C'Eſt ici frapons.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs...

LE TAILLEUR.

Monſieur : je ſuis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs...

LE TAILLEUR.

Et je vous dis, Monſieur, que je ſuis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Et ce grand benêt-là qui eſt derriere-toi ?

LE TAILLEUR.

Monſieur, c'eſt mon garçon.

ARLEQUIN.

Que cherches-tu à cette porte?

LE TAILLEUR.

Je ſuis envoyé de la part de Monſieur Chriſante, & je cherche Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je le ſuis. Qu'eſt-ce que tu lui veux ?

LE TAILLEUR.

Ah Monſieur... je veux avoir l'honneur de vous faire un habit.

ARLEQUIN.

Sans me venir dire cela, tu n'avois qu'à le faire.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur je n'avois pas votre meſure.

ARLEQUIN,

O le grand ignorant ! tu n'as apparemment jamais fait d'habits pour perſonne, puiſqu'il te faut des meſures.... prens la grand ſot... hé bien . . . qu'attens-tu donc ?

LE TAILLEUR.

J'attens, Monſieur, que vous ayez la bonté de me mener chez vous.

ARLEQUIN, *avec emportement.*

De te mener chez moi !... ſais-tu bien belître que je t'aſſommerai.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur...

ARLEQUIN.

Mais, butor je veux reſter là, moi.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, avec votre permiſſion, on ne prend point une meſure dans une rue.

ARLEQUIN.

Si tu ne veux pas la prendre dans la rue ; va-t-en.

LE TAILLEUR, *à ſon garçon.*

Il faut en paſſer par-là ; ces maudits parvenus-là ſont plus difficiles que d'honnêtes gens...

ARLEQUIN, *à part.*

Ces eſcogriffes-là pourroient bien me prendre mes cent écus. *haut.* Attendez.

LE TAILLEUR.

Plaît-il, Monſieur ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Fermez les yeux tous les deux.

LE TAILLEUR.

Et pourquoi cela Monſieur?

ARLEQUIN.

Parce que je le veux.... ferme les yeux, te dis-je, grand nigaud, je vous caſſerai la tête à tous les deux, ſi vous les ouvrez avant que j'aye dit pique. *Les Tailleurs ferment les yeux, Arlequin fait pluſieurs choſes pour voir s'ils ne voyent point.* Ces drôles-là m'ont l'air d'avoir des yeux devant & derriere; *au garçon*, ferme donc tes yeux fripons, qui veulent me dévorer tout en vie. *Quand les Tailleurs ont les yeux bien fermés, Arlequin tire ſa bourſe de ſa poche, il la met ſur ſa tête ſous ſon chapeau & ſes deux mains par-deſſus.* Pique.

LE TAILLEUR.

Monſieur, ayez la bonté d'abaiſſer vos bras, il m'eſt impoſſible de prendre votre meſure tant que vous ſerez ainſi.

ARLEQUIN.

Prens-la ſi tu peux, c'eſt ma poſture à moi d'être comme cela.

LE TAILLEUR, *bas.*

Quel myſtere! *Le Tailleur prend la meſure d'Arlequin qui ſe fait petit.* Levez-vous, s'il vous plaît, Monſieur.

ARLEQUIN.

Ne vois tu pas groſſe buche, que plus je ſerai petit, & moins il faudra d'étoffe.

LE TAILLEUR, *bas.*

Cet homme-là a le diable dans le corps. *Il prend la groſſeur du corps d'Arlequin, & enfin il lui paſſe ſa meſure autour du col, & prend ſes grands ciſeaux pour marquer.*

ARLEQUIN.

A moi, à moi, à moi au ſecours! ah les fripons! *Il les bas.* LE TAILLEUR.

Hé, Monſieur, Monſieur.... je n'en puis plus... arrêtez donc, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Comment, coquin, que j'arrête, tu veux me couper la gorge?

LE TAILLEUR.

Moi, Monſieur! je vous prens votre meſure, & vous nous rouez de coups.... De quelle couleur vous leverai-je de l'étoffe.

ARLEQUIN.

De la couleur que tu voudras.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur il faudra dire votre goût.

ARLEQUIN.

Mon goût eſt d'avoir un habit de la couleur qui couvre le mieux, voilà tout.

LE TAILLEUR.

Monſieur toutes les couleurs couvrent également.

ARLEQUIN.

Cela étant, grand beſître, qu'eſt-ce que la couleur me fait donc? fais-le vert ou jaune.

LE TAILLEUR.

Y mettrai-je de l'or, de l'argent!

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Pourquoi cela?

LE TAILLEUR.

Monſieur tous les gens riches en mettent.

ARLEQUIN, *en colere.*

Qui t'a dit que j'étois riche.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, vous épouſez la fille de Monſieur Chriſante.

ARLEQUIN.

J'épouſe le Diable qui t'emporte.

LE TAILLEUR.

Adieu, Monſieur, je vais employer tous mes ſoins pour vous contenter.

LE GARÇON.

Nous allons travailler avec toute la diligence poſſible. Vous aurez la bonté de donner aux garçons pour boire.

ARLEQUIN.

Pour boire! oh cela eſt juſte. *Il lui donne un ſoufflet.* Tiens, voilà déja cela d'avance, partage avec tes camarades.... ces drôles-là m'ont fait grande peur avec leurs chiens de ciſeaux: voilà encore quelqu'un... je n'ai jamais vû une rue où il paſſe tant de monde, je vais m'en plaindre à la Juſtice.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *ſeul accourt ſur le Théâtre ſon tréſor dans ſon chapeau.*

JE n'ai rien... je n'ai rien... Les maudites gens! je voulois porter mon tréſor dans les bois; car il n'eſt point

en ſûreté chez-moi, mais il n'y a pas moyen ; je n'ai été qu'au bout de la rue, & tout le monde m'arrête : Arlequin, où cours-tu, ſi vîte ? qu'as-tu là dans ton chapeau ? voyons.... Le Diable vous emporte tous tant que vous êtes, les chiens aboyent après moi... ah mon cher tréſor que tu as d'ennemis... va, ne crains rien, tu es ma vie, tu es mon ame, tu es tout mon plaiſir, je ne te quitterai jamais, jamais : je dormirai avec toi, je parlerai toujours avec toi... viens, je va m'enfermer dans ma maiſon avec toi, j'en boucherai la porte & les fenêtres... Allons, allons... plaît-il ? qu'eſt-ce ? de quoi ? Il me ſemble toujours que j'entens du monde.... cache-toi bien, mon cher tréſor, je tremble qu'on ne nous voye enſemble. *En s'en allant ils ſe trouvent nez à nez avec Briarée.* Ah la mauvaiſe phiſionomie ! *il s'enfuit.*

SCENE II.

BRIARÉE, ARLEQUIN.

BRIARÉE, *à Arlequin qui s'enfuit.*

MOn ami, mon ami, parlez donc !... Il fuit ſans m'écouter, je voulois lui demander où demeure un Jardinier, qui à ce que m'ont dit mes Clercs, eſt venu tantôt dans mon Etude : à qui m'adreſſer ? je ne vois qui que ce ſoit, mon plus court ſera de frapper à ſa porte *Il frappe.*

ARLEQUIN, *par la lucarne de ſon grenier.*

Qui va-là ? qui va-là ?

BRIARÉE.

Amî....

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'ami.

BRIARÉE.

Ouvrez s'il vous plaît, je vous veux...

ARLEQUIN.

Je ne vous veux rien, moi.

BRIARÉE.

Ouvrez-donc, je n'ai que deux mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Dites-les d'où vous êtes ? je vous écoute.

BRIARÉE.

C'eſt pour vous prier de me donner...

ARLEQUIN, *avec emportement.*

Je ne donne rien.

BRIARÉE.

Vous ne ſavez pas ce que je vous demande, c'eſt l'adreſſe d'un nommé Arlequin.

ARLEQUIN.

Arlequin.

BRIARÉE.

Oui un Jardinier.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ce moi.

BRIARÉE.

Ah! Monſieur, on m'a dit que vous étiez venu me chercher.

ARLEQUIN.

Non.

BRIARÉE.

Souvenez-vous en bien, un Procureur qui ſe nomme Briarée, & qui demeure-là-bas, en allant à l'Hôpital.

ARLEQUIN.

Ah! oui, je l'avois oubliié, je deſcens, (*il entr'ouvre ſa porte.*) reculez-vous de ma porte, je vais ſortir... encore plus loin...

BRIARÉE, *à part.*

Quelles cérémonies pour ſe faire écouter! je penſe que cet homme-là eſt fou.

ARLEQUIN.

Monſieur le Procureur, faites-moi mon procès.

BRIARÉE.

Vous voulez dire que je forme quelque inſtance à votre requête.

ARLEQUIN.

Oui. Faut-il beaucoup de choſes pour faire un procès ?

BRIARÉE.

Non, je vous en ferai mille ſur rien.

ARLEQUIN, *bas.*

Je ne ſais ſi j'ai bien fermé ma porte. (*il y va, & cependant Briarée continue.*)

BRIARÉE.

Je ſais donner de certaines tournures... demandez au Palais quel homme je ſuis, ma réputation y eſt bien établie... J'ai chez-moi trois Clercs Arabes de Nation, j'oſe dire qu'ils feront un jour l'honneur de leur profeſſion. C'eſt une bonne école que mon étude : contre qui voulez-vous que j'occupe pour vous ?

ARLEQUIN.

Contre tout le monde.

BRIARÉE.

Les bons ſentimens où je vous vois! les Dieux vous les conſervent : mais par qui commencerai-je ?

ARLEQUIN.

Par qui vous voudrez.

BRIARÉE.

Mais il faudroit me nommer quelqu'un.

ARLEQUIN.

Et bien, commencez par Monſieur Midas, un Maltorier qui demeure-là ; je voudrois bien avoir un coin de ſa cour pour aggrandir mon jardin.

BRIARÉE.

Rien n'eſt plus facile ; il ne s'agit que de voir ſi vous avez des raiſons.

ARLEQUIN.

Oh oui, prémierement il eſt trop petit. Eſt-ce aſſez?

BRIARÉE.

Non, la taille d'un homme n'eſt pas matiere à procès.

ARLEQUIN.

Il a trop de terres, il eſt trop riche.

BRIARÉE.

Tout cela ne vous fait rien ; ces gens-là ſont des volailles que la République laiſſe engraiſſer, elle ſait bien où les trouver dans ſes beſoins pour en faire ſes conſommés.

ARLEQUIN.

Eh bien, il y a une femme qui a de grands Seigneurs pour amans.

BRIARÉE.

C'eſt louable à cette femme ; elle ; fait ce qu'elle peut pour annoblir ſes enfans.

ARLEQUIN.

Oh dame, vous diſiez qu'il ne falloit rien pour faire un proces.

BRIARÉE.

Rien, c'eſt-à-dire, peu de choſes ; il faut pourtant une eſpèce de fondement. [*Arlequin rêve.*] Hé bien trouvez vous quelque choſe.

ARLEQUIN, *gaiement.*

Oui, oui, Monſieur, un fondement! un fondement.

BRIARÉE.

Voyons.

ARLEQUIN.

Il ferme ſa porte trop fort, & il ébranle toute ma maiſon.

BRIARÉE.

Oh! cela prend forme de raiſonnement.... Monſieur Midas nous vous apprendrons à fermer doucement votre porte.

ARLEQUIN, *avec tranſport.*

Un autre fondement ; il m'a promis de coup de bâton, parce que je chante toujours.

BRIARÉE.

Courage, courage, Monſieur Midas, ah! s'il vous les avoit donnés (*Arlequin court*) où allez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je vas le prier bien honnêtement de me les donner.

BRIARÉE.

Demeurez, demeurez, cela n'empêchera rien; je vais lui faire manger en frais sa maison... des coups de bâton! patience, il voudroit mieux qu'il eût affaire à tout l'enfer qu'à moi: avant qu'il soit quatre jours il y aura plus de deux rames de papier produites contre lui.

ARLEQUIN.

Ah l'honnête homme! que je vous embrasse, le ciel vous bénira.

BRIARÉE.

Mais ne perdons point de tems, donnez-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus...

BRIARÉE.

Oui....

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus... Vous êtes un fripon.

BRIARÉE.

Comment, m'appeller un fripon! un Procureur!

ARLEQUIN.

Me demander vingt écus... Retire-toi...

BRIARÉE, *à part.*

Je vois bien qu'il n'y a rien de bon à gagner avec cet extravagant-là

ARLEQUIN.

Ah, ah, tu me dis des injures tout bas, tiens, au lieu de ta vingtaine d'écus, voilà une vingtaine de coups de bâton. (*Il le bat.*)

BRIARÉE.

A moi, à l'aide.

SCÈNE XX.

ARLEQUIN, FLORISE.

ARLEQUIN, *seul.*

FI... j'aurois grande honte; il faut que ce drole-là n'ait guerre de conscience pour un Procureur... Diantre je ne serai jamais en repos; qu'est-ce que cette créature-là à present... ah! elle regarde ma maison, je suis perdu... elle aura senti...

FLORISE, *à part.*

C'est ici qu'on dit qu'il demeure.

ARLEQUIN, *bas.*

Il faut que je l'éloigne de ma porte.

FLORISÉ, *à part.*

La réſolution de mon pere me fait tourner l'eſprit, je ne ſais où je vais.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien triſte, Mademoiſelle. (*à part.*) elle a peut-être perdu ſon tréſor.

FLORISE.

Hélas, mon ami, je ſuis d'un chagrin que je ne me connois pas : mon pere veut me marier.

ARLEQUIN.

La drole de fille que vous êtes ; & depuis quand donc un mari fait-il peur aux filles ? j'ai toujours vû que le ſeul nom de mariage les réjouiſſoit.

FLORISE.

Il n'auroit pour moi rien d'affreux, ſi l'entêtement d'un pere ne m'arrachoit à ce que j'aime pour me donner à un homme que j'abhorre.

(*Elle tourne les yeux du côté de la maiſon d'Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Ne regardez pas de ce côté-là, le ſoleil vous feroit mal : le mari que votre pere veut vous donner a-t'il beaucoup d'argent.

ELORISE.

Non, c'eſt un miſérable.

ARLEQUIN.

Votre pere a tort.

FLORISE.

On dit qu'il eſt laid à faire peur, petit, mauſſade bête à tuer, ivrogne, jaloux.

ARLEQUIN.

Si j'étois comme cela, j'irois me pendre.

FLORISE.

On pourra bien m'obliger à lui donner ma main : mais pour mon cœur....

ARLEQUIN.

Vous me faites pitié.

FLORISE.

Mon pere doit me le faire voir tantôt.

ARLEQUIN.

Vous ne le connoiſſez donc pas ?

FLORISE.

Non, mais je le hais à la mort.

ARLEQUIN.

Je me marie comme vous, à une fille que je n'ai jamais vûe.

FLORISE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oui. On m'a dit qu'elle n'étoit pas trop jolie : mais qu'elle étoit bien méchante ; qu'elle jouoit, qu'elle étoit coquette, qu'elle....

FLORISE.

Que je vous plains !

ARLEQUIN.

Oh ! taiſez-vous ; quand je ferai ſon mari, je la ferai bien changer.

FLORISE.

Après tout, ſi vous êtes malheureux avec elle, c'eſt que vous le voudrez bien ; car enfin, pourquoi épouſer une femme que vous n'aimez pas ? perſonne ne vous y contraint, vous.

ARLEQUIN.

Elle eſt bien riche.... vous la connoiſſez peut-être.

FLORISE.

Cela ſe peut, comment s'appelle-t'elle ?

ARLEQUIN.

Elle s'appelle.... attendez... diable... elle s'appelle... ah ! Floriſe, Floriſe.

FLORISE.

Qu'entends-je ?

ARLEQUIN.

Vous êtes trop bonne, Mademoiſelle, de vous chagriner à cauſe de moi : je vois bien que vous la connoiſſez cette Floriſe, elle eſt bien méchante, n'eſt-ce pas !

FLORISE.

C'eſt donc toi qui es Arlequin !

ARLEQUIN.

Et vraiment oui, à votre ſervice

FLORISE.

Je ſuis Floriſe.

ARLEQUIN.

Vous ?

FLORISE.

Oui, traître ; & ſi tu as la hardieſſe de m'épouſer.....

ARLEQUIN.

Ah, ah, c'eſt donc de moi que vous diſiez de ſi belles choſes ! ivrogne, laid, bête... je vous épouſerai pour vous faire enrager.

FLORISE.

Si tu es aſſez oſé pour le faire, attens-toi de ma part à tous les chagrins & à toutes les peines que peut faire une femme comme moi à un mari de ta ſorte.

ARLEQUIN.

Tarare, je ne vous crains pas ; les écus de votre pere me conſoleront.

FLORISE.

Il n'y a point d'outrages, ni d'affrons, que tu ne doives eſpérer de moi.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Nous verrons, nous verrons : la jolie maniere de faire l'amour ! (*bas en soupirant*) hélas ce n'étoit pas ainſi que je parlois avec la pauvre Chloé ! (*haut.*) J'entens du bruit dans ma maiſon. Ah ! on me vole, on me ruine, on m'arrache, (*il s'enfuit & tombe.*) Ah la tête !

SCENE IV.

FLORISE.

SE fût-il tué ! Elle n'eſt pas trop jolie, l'impertinent ! Voilà donc l'époux que mon pere me deſtine, c'eſt avec lui qu'il veut que je paſſe mes jours : non, plutôt que d'y conſentir, il n'eſt point d'extrêmité où je ne me porte ; cependant que fait Pamphile, d'où vient que je n'entends point parler de lui ? je connois ſon amour & ſa vivacité, & après le refus de mon pere, tout m'allarme... Mais le voici. Ciel ! que vois-je avec lui ! ne le reverrois-je que pour le trouver infidele. Tâchons de l'écouter ſans être vûe.

(*Elle ſe cache.*)

SCENE V.

PAMPHILE, CHLOÉ, TRIVELIN;

PAMPHILE FLORISE, *cachée.*

OUi, belle Chloé, ce ſont mes parens qui ſont cauſe de toutes vos peines.

CHLOÉ.

Hélas ! que leur ai je fait ?

TRIVELIN.

Arlequin les éveilloit tous les jours par ſes chanſons ; ils s'y ſont pris de toutes les manieres pour le faire taire ; enfin las d'employer inutilement leurs prieres & leurs menaces, ils ont eu recours au ciel, qui les a exaucés ; Plutus le Dieu des Richeſſes eſt deſcendu à leurs ſecours, il les a vengés d'Arlequin en lui donnant un tréſor, c'eſt ce qui l'a rendu comme vous l'avez vû.

CHLOE.

Voilà qui eſt bien honnête à un Dieu de venir enforceceler le monde.

PAMPHILE.

Conſolez-vous, belle Chloé : je vas dans un moment

eſſuyer vos larmes; c'eſt à vous faire oublier tous les chagrins que mes parens vous ont cauſés.

CHLOÉ.

Quelles obligations je vous aurai, Monſieur!

PAMPHILE.

Vous ne m'en aurez aucune, belle Chloé, puiſqu'en travaillant à votre bonheur j'aſsûre en même-tems le mien. L'Amour vient de m'inſpirer le moyen d'y parvenir.

CHLOÉ.

Que je ſerois heureuſe, ſi vous pouviez y reuſſir! mais hélas! je le ſouhaite trop pour oſer me le promettre.

PAMPHILE.

Fiez-vous à moi, & repoſez-vous ſur moi de toutes choſes; je vous répons du ſuccès, j'eſpére que la fin du jour nous verra heureux l'un & l'autre (*à Trivelin*) Toi, ſonge à faire paſſer cette lettre à Floriſe; il vaut mieux la prévenir; ſans cette précaution, elle pourroit venir rompre nos meſures: venez, belle Chloé, donnez-moi la main.

CHLOÉ.

Allons chez ma mere prendre nos arrangemens là-deſſus.

SCENE VI.

FLORISE, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

Comment diable m'y prendre pour faire tenir cette lettre à Floriſe ſans que le bon homme Chriſante s'en apperçoive.

FLORISE, *à part.*

Non, ingrat, ne crains rien, tu connois mal Floriſe, elle ne rompra point tes meſures.

TRIVELIN, *révant à part.*

Fi, au diable, cet expédient-là m'attireroit une volée de coups de bâton.

FLORISE, *à part.*

Le perfide! quelle peine j'ai eu à me retenir.

TRIVELIN, *à part.*

Si Nérine ſa ſuivante ſortoit, il m'en couteroit quelques baiſers, mais je paſſerois par là-deſſus: quand il s'agit de faire plaiſir à ſon Maître, il faut prendre un peu ſur ſoi.

FLORISE, *à part.*

C'en eſt fait, ſon lâche procédé me rend à moi-même.

TRIVELIN, *l'appercevant.*

Ah ! Mademoiſelle, vous voilà, parbleu je vous rencontre bien à propos ; j'étois à creuſer ma cervelle pour trouver le moyen de vous rendre une lettre que mon Maître...

FLORISE.

Donne : & voilà la réponſe que j'y fais.

(*Elle la déchire.*)

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce à dire ! Eſt-ce que je rêve.

FLORISE.

Dis à ton maître qu'il peut pouſſer ſa perfidie auſſi loin qu'il voudra, & qu'il ne craigne point que je le trouble dans ſes beaux projets.

TRIVELIN.

Comment, Mademoiſelle ?

FLORISE.

Qu'il l'épouſe.

TRIVELIN.

Et qui ? *bas*, le Diable m'emporte, ſi j'y comprens rien.

FLORISE.

Ne voudrois-tu point me nier des choſes dont je viens d'être témoin, ne viens-je pas de voir ici ton Maître avec Chloé, n'ai-je pas entendu les beaux diſcours qu'il lui a tenus ?

TRIVELIN.

Mais, Mademoiſelle...

FLORISE.

Aſſûre-le que je vois ſon inconſtance ſans dépit.

TRIVELIN.

S'il vous plaiſoit...

FLORISE.

Le traître ! avec quels tranſports il l'aſſûroit qu'il alloit travailler à leur bonheur commun.

TRIVELIN.

Vous ne voulez pas m'entendre.

FLORISE.

J'en ai trop entendu : on ne m'abuſe point. L'ingrat !

TRIVELIN.

Un mot...

FLORISE.

Non, je n'écoute rien, va lui dire que je vas épouſer Arlequin ; que je cours de ce pas preſſer mon pere de conclurre notre hymen, & que dès ce ſoir je veux être ſon épouſe.

TRIVELIN.

Y ſongez-vous, Mademoiſelle ? épouſer Arlequin !

FLORISE.

Laiſſe-moi, mon parti eſt pris, rien ne m'en fera revenir, dis bien à ton Maître que je ne l'aime plus, mais

qu'au contraire j'ai pour lui une haine si violente... Oh je voudrois qu'il fût ici pour lui faire connoître moi-même combien il m'est odieux. Tu ne lui diras pas cela comme moi.

TRIVELIN.

Permettez de grace...

FLORISE.

Ne me suis point.

SCENE VII.

TRIVELIN.

QUelle tête ! M'a-t-il été possible de lui faire entendre raison ! Après tout, ses menaces ne m'effrayent guere : il sera bien facile à mon Maître de l'appaiser ! dès qu'il voudra s'en donner la peine, quoi qu'elle dise, sa haine ressemble bien à de l'amour... mais voilà Arlequin qui ouvre sa porte, je me retire, afin qu'il ne soupçonne rien du tour qu'on lui joue.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, *son trésor dans sa main.*

ALlons, allons, Monsieur le Trésor, vîte, vîte, hors de ma maison, je suis las de loger un hôte comme vous, vous avez pensé tantôt me faire rompre le cou, & je me tuerois peut-être tout-à-fait, si je vous gardois davantange ; allons, allons, vous avez beau me regarder : point de raisons, il faut décamper.. mon cher Arlequin. Oui, oui, je t'en réponds, il n'y a point de cher Arlequin qui tienne, je n'entends rien, je suis sourd, je ne veux plus de ta maudite compagnie : Est-ce donc Arlequin ? non je ne te connois plus : Toi qui vivois hier si heureux, qui ne connoissois ni les chagrins, ni les maladies ; depuis ce matin que tu as un trésor, te voilà devenu fou, furieux ingrat à tes amis, cruel à ta Maîtresse, barbare à toi-même : qu'elle chienne de vie menes-tu ? n'as tu point de honte de vivre comme cela ?

SCENE IX.

PLUTUS, MIDAS, ARLEQUIN.

MIDAS.

QUe j'aye le plaisir, Seigneur Plutus, de voir de mes yeux le trouble d'Arlequin ; c'est ce qu'il y a de plus

doux & de plus satisfaisant dans la vengeance.

PLUTUS.

Venus : & avant de remonter au ciel, je veux assûrer pour jamais votre repos. Le voici, avançons.

ARLEQUIN, *à part.*

Je vas chercher Plutus, & lui rendre son trésor, (*l'appercevant.*) Ah vous êtes bien venu. *A Midas.* Qu'est-ce qui vous demande, vous?

PLUTUS.

Il est ici sans conséquence; c'est un de mes favoris.

ARLEQUIN.

Vous lui avez donc donné aussi un trésor?

PLUTUS.

Oui.

ARLEQUIN.

En bonne cause qu'il est toujours triste comme un loup garou. Tenez, donnez-lui encore celui-ci, il en aura deux.

MIDAS.

Ah!

PLUTUS.

Comment, mon cher Arlequin! Pour quelle raison...

ARLEQUIN.

Pour la raison que je n'en veux plus.

PLUTUS.

Tu n'en veux plus?

ARLEQUIN.

Non, tenez, vous dis-je, prenez le vîte, sinon j'irai le jetter dans la mer. Si j'avois bien sû ce que c'est qu'un trésor quand vous me l'avez donné...

PLUTUS.

Quoi, mon cher Arlequin, est-ce là cette fidélité & ce zèle que tu m'avois promis ce matin, tu te laisses déjà de mes bienfaits?

ARLEQUIN.

Quels diables de bienfaits, qui rendent le monde misérables?

MIDAS.

Seigneur Plutus ne m'abandonnez pas.

PLUTUS.

Laissez-moi faire. (*à Arlequin.*) Ton embarras me divertit, il est tems de le faire finir, & de t'apprendre à procurer avec ce trésor tous les agrémens & toutes les commodités de la vie.

ARLEQUIN.

Laissez-moi, je ne veux point de tout cela.

PLUTUS.

Quoi, tu serois fâché d'avoir un bon cuisinier, qui te feroit des ragouts délicats, des fricassées exquises, des...

ARLEQUIN.

Qu'ai-je affaire moi de toutes ces drogues-là ? je trouve bon tout ce que je mange, parce que j'ai toujours bon appétit.

MIDAS.

Mais comptes-tu pour rien le plaiſir d'avoir tous les jours à ta table les plus grands Seigneurs d'Athênes, & l'élites des beaux eſprits du Portique ?

ARLEQUIN.

Le beau chien de plaiſir, de donner à manger à ces friands-là qui ſe moquent de vous ! Vous croyez donc que c'eſt à cauſe de vous qu'ils viennent manger de votre ſoupe.

MIDAS.

Aſsûrement.

ARLEQUIN.

Pour être Maltotier, vous n'avez guerre d'eſprit : renvoyez votre Cuiſinier, & vous verrez après s'ils reviendront.

PLUTUS, *à part.*

J'en viendrai pourtant à bout.

ARLEQUIN.

Moi, ce c'eſt pas de même : mes amis ne viennent manger avec moi que parce qu'ils m'aiment ; car je ne leur donne que du pain & des noix.

PLUTUS.

Tu ſerois pourtant bien-aiſe, Arlequin, de te voir ſuivi d'une troupe de laquais, & de demeurer dans une belle maiſon.

ARLEQUIN.

Ne me parlez pas de cela. Savez-vous bien comme je regarde Monſieur Midas avec tous ſes domeſtiques ?

PLUTUS.

Hé bien comment ?

MIDAS.

Que va-t-il dire ?

ARLEQUIN.

Comme un priſonnier au milieu des archers ; & ſa maiſon, je la regarde comme une priſon.

PLUTUS.

Comme une priſon !

ARLEQUIN.

Oui : tenez, un jour par curioſité j'allai pour vous voir chez vous, je frappai à votre porte ; tout d'un coup cric, crac, les verroux, les ſerrures, les barres de fer, un homme avec deux grandes mouſtaches, que demandez vous ? je demande Monſieur Midas : Entrez... auſſitôt il donna un grand coup de ſifflet, & puis je vis accourir au-devant de moi tant de gens qui me diſoient : Où allez-vous ? que voulez-vous ? de quelle part ? qui

êtes vous? comment vous appellez-vous? oh cela me fit si grande peur, que je m'en retournai bien vîte.

MIDAS.

Que tu es simple! ne vois-tu pas que ce sont des marques d'honneurs?

ARLEQUIN.

Votre honneur, à vous autres, pour être si petit est bien embarrassant. Vive ma petite maison, ah que j'y suis tranquile, que j'y suis en liberté! Ceux qui veulent me voir, me voyent dans le moment, je ne ferme pas seulement ma porte la nuit.

PLUTUS.

Allons, Arlequin mon ami, je veux te rendre heureux malgré toi-même, reprens ce trésor.

ARLEQUIN.

Dites-moi plutôt de m'aller jetter dans un puits.

MIDAS.

J'enrage.

ARLEQUIN.

Je vais retourner à mes jolies chansons, à tous les plaisirs que je goutois avant de vous connoître, à mon petit jardin, & à ma chere Chloé. Je songe à toutes les mauvaises choses que je lui ai dites tantôt. J'étois bien malheureux de faire de la peine à cette pauvre enfant, qui m'aime plus que ses yeux; je voulois la quitter pour prendre une fille que je n'aime point.

PLUTUS.

Hé bien, mon cher Arlequin, épouse ta Chloé, je ne m'y oppose plus; mais songe que ce n'est pas assez de l'aimer comme tu fais: la plus grande preuve d'amour que tu puisses lui donner, c'est de garder ce trésor; par-là tu deviendras grand Seigneur, & tu la feras grande Dame.

ARLEQUIN.

C'est justement parce que je l'aime que je veux rester comme je suis. Chloé sera demain ma femme; si je devenois grand Seigneur je ne l'aimerois plus, ce n'est pas la mode: cette pauvre fille m'aime de tout son cœur, elle est douce comme un petit mouton; si je la faisois grande Dame, elle deviendroit de même que beaucoup d'autres méchante, joueuse, mépriſante....

MIDAS.

C'est perdre le temps, Seigneur Plutus.

PLUTUS.

Tenez, Midas, c'est à vous que je donne ce trésor.

ARLEQUIN.

Bon, j'avois tantôt envie de lui faire un procès, parce qu'il ne veut pas que je chante: mais ce trésor que vous lui donnez me vengera mieux.

PLUTUS.

Je m'en vais, Arlequin, tu feras faché quelques jour du peu de cas que tu fais aujourd'hui de mes faveurs.

SCENE X.

ARLEQUIN.

ALlez, allez bon voyage. Les voilà bien attrapés... que je suis content de lui avoir rendu son trésor! c'est comme si j'avois ôté de dessus mes épaules une grosse maison? allons, Arlequin, mon ami, reprens ton humeur gaillarde.. je vas bien me divertir: commençons par aller demander pardon à ma chere Chloé & puis j'irai rapporter à Monsieur Chrisante ses cent écus, & je lui dirai que je ne veux plus de sa fille.

SCENE XI.

ARLEQUIN, DANSEURS. *On danse.*

ARLEQUIN.

J'En suis, j'en suis: je ne ferai pas mal de me remettre un peu en joi pour aller revoir Chloé; (*il se mêle aux danses*) à propos, à propos, mes amis, pourquoi danfez-vous, vous autres?

DANSEURS.

Nous reconduisons le Seigneur Pamphile qui vient d'épouser la belle Choé...

ARLEQUIN, *vivement.*

Qui vient d'épouser?

DANSEURS.

La belle Chloé, tenez les voilà qui s'avancent.

SCENE XII.

PAMPHILE, CHLOÉ, *à qui on porte la robe*, ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

ARLEQUIN, *courant à Chloé.*

AH, ma chere Chloé, est-ce toi?

PAMPHILE, *le repoussant.*

A qui en a ce maraud-là? est-ce ainsi qu'on parle à Madame?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A Madame! ah Monſieur, je l'aimois auparavant vous.

PAMPHILE.

Retire-toi :

ARLEQUIN.

Ma chere Chloé...

PAMPHILE, *le menaçant.*

Ain...

ARLEQUIN.

Madame, vous voilà mariée ?

CHLOÉ, *froidement.*

Ah, c'eſt encore toi, Arlequin ? oui tu vois mon enfant.

ARLEQUIN.

Vous avez quitté comme cela Arlequin que vous aimiez tant ?

CHLOÉ.

J'étois folle de t'aimer, que voudrois-je faire de toi ? tu es ſi pauvre ! après tout c'eſt à toi que j'ai l'obligation de l'état gracieux où je ſuis ! tu m'as appris qu'on n'étoit point heureux dans le mariage, quand on n'avoit point de bien ; effectivement j'ai jugé que tu avois raiſon : j'ai trouvé Monſieur, tu épouſois ſa Maîtreſſe, il a bien voulu de moi, & voilà comme la choſe s'eſt faite ; ſi cela te fait de la peine, j'en ſuis fâchée ; mais tu ne dois t'en prendre qu'à toi.

ARLEQUIN, *bas.*

Ah fripon de Plutus, ſi je te tenois... c'eſt toi qui es cauſe de tout mon malheur, tu as bien fait de t'en aller (*Voyant Pamphile & Chloé qui ſe parlent à l'oreille.*) Il lui parle à l'oreille.... ah.... ma chere Chloé eſt mariée !

CHLOÉ.

Va, conſole toi, tu viendras me voir danſer à ma nôce, tu auras le plaiſir de dire, j'ai eu l'honneur d'être aimé de cette belle mariée : & moi je dirai à mes gens, hola quelqu'un, qu'on faſſe boire ce pauvre garçon.

ARLEQUIN, *bas.*

Tu mérites cela, miſérable que tu es ; je te tiens, je te tuerai. (*haut.*) Madame...

PAMPHILE.

Çà, mon ami, voilà qui eſt fait, laiſſe Madame en repos.

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, je vous en prie.

PAMPHILE.

Allons, allons tu es un importun.

ARLEQUIN.

Monſieur, laiſſez-moi demeurer avec vous, que je ſois auprès d'elle.

PAMPHILE.

Hé que veux-tu faire auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Je ſerai celui qui lui porte la Robe.

CHLOÉ.

Non, Arlequin, je t'ai trop aimé pour te voir réduit auprès de moi à un emploi ſi bas ; d'ailleurs il eſt du devoir d'une honnête femme d'écarter d'elle tous ceux qui pourroient lui faire oublier un inſtant qu'elle a un époux : tant que je te verrois, je ne pourrois jamais m'empêcher de t'aimer toujours, je le ſens bien.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, cela ne me fera point de peine de vous ſervir, pourvû que je vous voye, je ſerai trop content.

PAMPHILE.

Madame, laiſſons là ce cauſeur.

ARLEQUIN, *à genoux.*

Monſieur, Monſieur, encore un petit moment. Madame, priez votre mari pour moi.

PAMPHILE.

Que veux-tu, cela me fatigue à la fin.

ARLEQUIN.

Je vous ſervirai bien fidélement, je ne vous demande point de gages . . . Trivelin, prie ton Maître.

TRIVELIN.

Tu n'as pas voulu venir boire avec moi tantôt.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin, tout le monde t'abandonne!

CHLOÉ.

Il me fait pitié.

SCENE DERNIERE.

PAMPHILE, CHRISANTE, FLORISE, CHLOÉ, ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

CHRISANTE, *à Floriſe.*

Allons, allons, Mademoiſelle la difficile : (*à Arlequin.*) tenez, Arlequin, voilà une épouſe que je vous amene.

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur, je vous remercie, je ſuis bien fâché d'avoir empêché que votre fille n'épousât ce Monſieur.

CHRISANTE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Il vient d'épouſer ma chere Chloé, Monſieur Chryſante.

FLORISE, *bas.*

Le traître !

ARLEQUIN, *à Chrisante.*

Tenez, voilà vos cent écus que je vous rends. (*à Florise.*) Mademoiselle, je vous demande excuse, si je ne vous épouse pas : vous comptiez d'être mariée, cela est bien fâcheux pour une fille ; mais vous retrouverez un autre mari, & moi je ne retrouverai pas une autre Chloé ; adieu, Mademoiselle.

FLORISE, *bas.*

Je creve de ne pouvoir pas me venger du perfide.

ARLEQUIN.

Adieu, Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Que veut dire ceci ; je veux mourir si j'y comprens rien.

ARLEQUIN, *en pleurant à Pamphile.*

Adieu, Monsieur...

PAMPHILE.

Encore...

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous en prie... aimez bien ma chere Chloé... c'est une bonne fille... ne lui faites jamais de peine : je vous demande cela pour l'amour de moi.

PAMPHILE.

Que cela ne t'inquiete point, adieu.

ARLEQUIN, *en sanglotant, à Chloé.*

Adieu Madame... adieu Trivelin, adieu tout le monde.

TRIVELIN.

Où vas-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je vais me pendre.

CHLOÉ.

Je n'y puis plus tenir. Arlequin...

ARLEQUIN.

M'appellez-vous, Madame ?

CHLOÉ.

Oui, reviens.

ARLEQUIN, *accourant.*

Vous voulez donc bien que je demeure avec vous. (*Il arrache la Robe de Chloé à celui qui la portoit*, gare de là toi.

CHLOÉ.

Va, Arlequin je ne suis point mariée, c'est un tour que Monsieur m'a aidé à te jouer pour regagner ton cœur.

FLORISE, *bas.*

Qu'entens-je !

ARLEQUIN, *avec transport.*

Vous n'êtes pas mariée, Madame, ah !... cela est-il bien vrai, Monsieur ? Vous vous mariez pourtant si vîte, vous autres.

PAMPHILE.

Rien n'eſt plus vrai, Arlequin, je te rends ta chere Chloé, je ſuis charmé de voir la tendreſſe que vous avez l'un pour l'autre je ne croyois pas qu'il fût encore au monde de ſi parfaits amans ; aimez-vous toujours de même. Arlequin, il faut en revanche que tu m'aides à obtenir de Monſieur Chriſante la charmante Floriſe que que j'aime.

ARLEQUIN.

Ah, tout à l'heure. Monſieur Chriſante, je vous en prie, donnez votre fille à cet Officier, c'eſt un honnête homme ; il n'eſt pas comme les autres Officiers qui ſe marient dans tous les pays où ils vont.

CHRISANTE.

Vous êtes le ſeul qui pouviez me la faire refuſer à Monſieur Pamphile, je connois ſon mérite : allons je conſens à tout.

FLORISE.

Ah mon pere !

PAMPHILE.

Quelle reconnoiſſance Monſieur !

CHRISANTE.

Arlequin, je vais faire les frais de vos nôces.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : je ſuis ſi aiſe ; ma chere Chloé, je ne me ſens pas de plaiſir.

CHRISANTE, *à part.*

Il faudra que je trouve les moyens de m'acquitter envers lui.

ARLEQUIN.

A qui ſont ces habits-là, ma chere Chloé ?

CHLOÉ.

Ils ſont à Madame Midas.

ARLEQUIN.

Quitte-les vîte, crainte du mauvais air.

PAMPHILE.

Allons, mes amis, commencez votre divertiſſement.

ARLEQUIN.

Oui, & dépêchez-vous ; car il y a long-tems que je n'ai bû ni mangé, & j'ai auſſi envie de reſter ſeul avec ma chere Chloé.

On danſe.

UN torrent du haut des montagnes
Avec fracas précipite ſes eaux,
Il ravage en fuyant les fertiles campagnes,
Mais un rocher briſe ſes flots :
Heureux ruiſſeau dans cette route obſcure
Vous coulez plus tranquillement,
Rien ne trouble jamais votre cryſtal charmant :

Avec un doux murmure
Vous ſuivez le penchant que donne la Nature,
Et ſi le Dieu d'Amour
Enflamme votre onde chérie
Vous pouvez chaque jour
Mouiller une tendre prairie.

On danſe.

VAUDEVILLE.

LEs richeſſes, les vains honneurs
Sont des fers qui gênent la vie,
Heureux qui loin de ces grandeurs,
Paſſe des jours digne d'envie;
Il ne connoît que les plaiſirs,
Son champ eſt tout ce qu'il deſire,
Et s'il pouſſe quelques ſoupirs,
Ce n'eſt que d'amour qu'il ſoupire.

CHLOÉ.

Toute ma richeſſe eſt mon cœur,
Cher Arlequin, je te le donne,
Qu'il faſſe à jamais ton bonheur,
C'eſt tout ce que j'ambitionne,
Je ne changerois pas mon ſort
Contre celui de Venus même.
Ah! que c'eſt un charmant tréſor
Que de poſſéder ce qu'on aime!

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira,
Que ma maiſon eſt trop petite;
Mais je l'aime comme cela,
Et c'eſt moi tout ſeul qui l'habite.
Fi de tous ces grands logemens,
Je ne pourrois m'y reconnoître:
Il y demeure tant de gens,
Qu'on n'en connoît pas le vrai Maître.

TRIVELIN.

La vie a pour moi des appas
Qu'un Grand n'y trouve point, je gage,
Je vis ſans ſoins ſans embarras,
Sans valet, femme, ni ménage,
Mais auſſi-tôt que de la faim
Je reſſens l'ardeur inquiette,
Chez mon bon ami le voiſin
Je cours vîte piquer l'aſſiette.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Parterre équitable, c'eſt toi
Que je tâche de ſatisfaire,
Je ſerai content comme un Roi
Si cette Piéce à pû te plaire.
Çà, qu'en penſe-tu bonnement ?
Que ta belle main me l'explique ;
Mais vient me l'expliquer ſouvent
Pour faire enrager le Critique.

FIN.

On trouve à Avignon, chez les Freres Bonnet, Imprimeurs, Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1951
A8E54
1777
c.1
ROBA